NUMÉRO 100

Illinois U Library

9 FÉVRIER 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

ET AGLAÉ

COMÉDIE EN 1 ACTE D'ANDRÉ RANSAN

Ce Supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Malaspina. Amata. Wilfrid. Alde.
Barbarossa. Ange Pozzi.

Amata. Benvenuta.

Amata. Guido.

1 WILFRID. — *Ange Pozzi, j'ai eu plus d'u rapport sur ce que vous prépariez, vous vos amis.* (ACTE I.)

2 BENVENUTA. — *Aimer un homme, c'est guider et non le suivre.* (ACTE I.)

3 AMATA. — *Il n'est pas plus beau que vou il n'est pas plus brave que vous !* (ACTE II.)

4 GUIDO. — *Cette ville entière est dressée pou t'abattre.* (ACTE II.)

5 WILFRID. — *Un homme, juste un homm l'espèce de monstre qu'il te faut...* (ACTE II

Guido. Wilfrid.

Wilfrid. Benvenuta.

LE PROFANATEUR

Pièce en quatre actes
de THIERRY MAULNIER

Créée au 4e Festival d'Art dramatique d'Avignon, le 15 Juillet 1950, cette pièce a été jouée pour la première fois à Paris le 3 Janvier 1952 au Théâtre de l'Athénée, dans une mise en scène de TANIA BALACHOVA, dans un décor et des costumes de LÉON GISCHIA et avec la distribution suivante (par ordre d'entrée en scène)

Malaspina	*Paul PONCET*
Ange Pozzi	*MARCEL-VIBERT*
Guido	*Jean NOSSEREAU*
Barbarossa	*Christian LUDE*
Alde Pozzi	*Michel BOUQUET*
Benvenuta Pozzi	*Marcelle TASSENCOURT*
Pio	*Henry POLAGE*
Wilfrid de Montferrat	*Tony TAFFIN*
Amata Pozzi	*Ariane BORG*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Thierry MAULNIER.

Supplément au N° 330 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

ACTE PREMIER

Au Palais municipal de Mantoue, sous le règne de Frédéric II de Hohenstauffen (première moitié du XIII[e] siècle). Palais roman à lourds piliers, fenêtres ouvrant sur la place. Le premier acte se passe à l'aube; le second, le matin; le troisième, l'après-midi du même jour ; le quatrième, la nuit suivante.

En scène, Ange Pozzi, podestat de Mantoue et Guido Rosselli, fiancé d'Amata.

MALASPINA, *entrant.* — Tocsin ! Tocsin à Mantoue ! Le clocher des Frères Prêcheurs répond au clocher de Sainte-Marie des Affligés, et voici que la cathédrale, à son tour, s'allume de colère. L'alarme vole de quartier en quartier aussi vite que le feu de brindille en brindille, le baiser du soleil levant de sommet en sommet. J'ai couru dans les rues muettes, où les fenêtres s'ouvraient, où les têtes se levaient pour chercher la figure de ce péril qui fond du ciel comme l'orage.

ANGE. — Que sais-tu ?

MALASPINA, *un peu piteux.* — Rien d'autre. J'attendais de toi des nouvelles.

ANGE. — Mon neveu Alde les apporte de Rome. Il ne doit pas être loin. J'ai convoqué le conseil de la ville. Nous prendrons les décisions ensemble.

MALASPINA. — La bataille est dans Mantoue comme l'éclair dans le nuage. La sainte insurrection a entouré de son bras nos épaules, et nous n'avons plus qu'à marcher dans les plis de son manteau.

GUIDO. — Vous êtes bien éloquent ce matin, Malaspina. Il semble en effet que le sang soit impatient de voir le soleil. Mais la trêve n'est pas rompue ; Montferrat et les autres officiers de Frédéric de Hohenstauffen sont toujours reçus dans nos familles ; Guelfes et Gibelins heurtent leurs coupes dans les mêmes banquets, le sourire est encore un masque pour la haine, la peur réduit l'injure au silence. On recommence bien à tuer le soir au coin des rues, mais l'assassinat, c'est encore la paix. La révolte n'est pas mûre.

BARBAROSSA, *entrant.* — La révolte flambe dans la Lombardie entière, et nous voilà dedans jusqu'au cou. Mantoue bout comme une chaudière. Des bandes parcourent les rues des quartiers pauvres. Elles huent Montferrat et l'Empereur. Elles acclament votre fille, M[me] Benvenuta. Elles vous acclament, Ange Pozzi. Irez-vous piller les boutiques avec elles ? Car on pille déjà les boutiques au bas de la rue Majeure. Voilà, voilà votre œuvre, messieurs les héros ! Ah ! pauvre Italie !

MALASPINA. — Pauvre Italie, en effet, si la moitié de ses fils ont aujourd'hui votre visage. Des armes ! Ange Pozzi, où trouverons-nous des armes ?

BARBAROSSA. — Des armes ! Malaspina, vous êtes la cervelle la plus légère de toute l'Italie où pourtant les cervelles ne pèsent pas lourd. Des armes ! Regardez votre ventre : il commence à pousser. Vous, sur un cheval peut-être et la pique au poing ! Occupez-vous donc de faire marcher votre commerce ! La guerre civile est une vilaine affaire ! Oui, je dis pauvre Italie. Pauvre Italie, qu'as-tu fait à Dieu pour qu'il te joue le mauvais tour de te charger de ses intérêts ?

ANGE. — Dieu est avec l'Italie, Barbarossa.

BARBAROSSA. — Tous les hommes croient que Dieu est avec eux quand ils partent en guerre et il y en a toujours une moitié de battus. Vous faites les braves parce que l'empereur Frédéric est loin, au fond de l'Orient, tout empêtré dans sa croisade. Mais Dieu est plus loin encore, et puisque l'Italie bouge, l'empereur Frédéric pourrait bien être là le premier. La guerre ! Malheur des malheurs ! Regardez ! Les soldats de Montferrat ! Vous les oubliez, ces Français, ces Piémontais, ces Allemands de sac et de corde, qui ont plus tôt brûlé une maison que bu un verre, et Dieu sait s'ils boivent, et qui commencent à être fatigués de la paix parce qu'il est moins amusant de séduire nos filles que de les renverser par la force sur les talus en les tenant à quatre, même si c'est aussi vite fait. Se révolter contre Montferrat ! Mais cinquante Malaspina armés de pied en cap fuiraient devant son ombre. !

GUIDO. — Silence ! Il y a une rumeur du côté de Saint-Laurent.

BARBAROSSA. — Du côté de Saint-Laurent ! Du côté de ma maison ! Je suis ruiné !

MALASPINA. — Les gens du faubourg sont avec nous, Barbarossa... Tu es Guelfe comme eux. Tu n'es pas un Guelfe courageux, mais tu es un Guelfe !

BARBAROSSA. — Bien sûr, je suis un Guelfe. Il n'y a pas quatre douzaines de Gibelins à Mantoue, tous dans les grandes familles. La populace n'y regarde pas de si près. Pour elle, les Gibelins, ce sont les riches. Quand elle aura pendu les seigneurs, elle pendra les notables. Un seigneur, un notable, c'est tout un. Il n'y a pas assez de Gibelins à Mantoue pour fatiguer la colère du peuple. Le peuple d'un côté, Montferrat de l'autre : nous sommes morts deux fois. Ange Pozzi, vous êtes responsable de l'ordre. Allez-vous permettre ces abominations ?

Entre Alde.

ANGE. — Alde ! Enfin !

BARBAROSSA. — Alde, êtes-vous passé du côté de Saint-Laurent ?

Alde, très calme, sans mot dire, ôte son manteau de voyage, et l'on voit paraître sur son vêtement l'insigne de la croisade. Stupéfaction. Silence.

GUIDO. — Vous avez pris la croix ?

ALDE. — Nous avons tous pris la croix.

Nouveau silence.

ANGE. — Alde, les magistrats municipaux de Mantoue sont ici pour délibérer, et non pour recevoir des ordres.

ALDE. — Ce qui se passe aujourd'hui dans Mantoue n'est pas du ressort du pouvoir municipal. Auriez-vous arrêté le torrent de la première croisade ? Il y a des moments dans l'histoire des peuples où les hommes cessent de se régler sur les commandements habituels et se jettent sur les portes fermées, et il faut que les peuples se brisent ou que les portes cèdent. La force qui soulève aujourd'hui Mantoue est cette force-là.

Entre Benvenuta.

ALDE. — L'Eglise se réveille, Benvenuta, Dieu a parlé, l'éclat de sa face va sécher dans leurs orbites les yeux qui l'ont déflée.

ANGE. — Mais le pacte de trêve...

ALDE. — Il n'y a plus de pacte. La Ligue lombarde tout entière est en état de guerre contre le tyran. A Mantoue même, les chefs désignés ont pris en main les groupes de combat.

MALASPINA. — Je le savais. Quels sont-ils ?

ALDE. — Je n'ai pas le droit de les nommer.

ANGE. — On se défie donc de nous ?

ALDE. — Il est imprudent de se fier aux mêmes hommes pour la paix et pour la guerre.

ANGE. — Qu'a-t-on à nous reprocher ?

ALDE. — Partout où les magistrats guelfes ont été tolérés par l'autorité impériale à la tête des villes italiennes, nous avons dû les considérer comme des suspects, ou comme des otages. Nous avions besoin d'hommes inconnus.

ANGE. — Ainsi vous commandez.

ALDE. — Dieu commande. Dès maintenant chacun de nous n'est plus qu'une parcelle du feu de cette foudre qui va jaillir de ses mains. Ecoutez, l'empereur Frédéric est excommunié, l'empereur Frédéric est déposé. Par la voix du Pape, toute la chrétienté entre en lutte contre lui, toutes les provinces où son pouvoir est reconnu sont frappées d'interdit jusqu'à ce que ce pouvoir soit renversé ; tout ce qui le tolère est criminel, tout ce qui le soutient est sacrilège : la terre même est maudite où ses pas la touchent, et nul ne doit plus l'approcher qu'avec le tranchant de l'épée. C'est la guerre libératrice.

GUIDO. — Cela est presque incroyable.

ALDE. — Dieu fait les rois. Dieu les défait

MALASPINA. — Enfin, nous allons respirer.

BARBAROSSA. — Reste à savoir combien de temps.

ALDE, *à Barbarossa.* — Qui n'est pas avec l'armée de la Croix est contre l'armée de la Croix.

BARBAROSSA. — Pouvez-vous douter de mes sentiments ?

ALDE, *allant à Benvenuta.* — Benvenuta, voici le jour près duquel tous les jours de notre attente n'ont été que brouillards et ténèbres. Pouvions-nous espérer, pour le matin de notre combat, un devoir plus simple ?

BENVENUTA. — Non, Alde.

ALDE. — Rosselli, vous savez le métier des armes, ce qui est précieux pour nous, mais vous avez gardé de l'amitié pour Wilfrid de Montferrat. Mon oncle Pozzi, vous êtes, par tempérament, un homme pacifique. Etes-vous l'un et l'autre avec nous sans réticences ?

GUIDO. — L'Eglise a parlé.

ANGE. — Dieu ordonne.

ALDE. — Nous sommes liés.

MALASPINA. — Où sont nos postes de combat ?

ALDE. — Un moment, je vous prie. Montferrat est-il ici ?

ANGE. — Il est sorti avant le jour avec sa garde. Son serviteur Pio m'a dit qu'un messager était venu le réveiller au milieu de la nuit.

ALDE. — Benvenuta, avez-vous tenté de nous gagner Montferrat comme je vous l'avais demandé avant mon départ ?

BENVENUTA. — Je lui ai parlé. Hier encore.

ALDE. — Son attachement à la cause de son maître vous paraît-il irrémédiable ?

BENVENUTA. — Wilfrid de Montferrat est au delà de tous les attachements. Il garde une liberté effrayante.

ALDE. — Est-il prêt à nous laisser la voie libre ?

BENVENUTA. — Il esquive toute question directe. Je ne puis ruser avec lui.

ALDE. — Votre exemple et votre parole ont fait germer dans Mantoue des moissons mira-

culeuses : l'un et l'autre ont-ils pu quelque chose sur Montferrat ?

BENVENUTA. — Une âme ne peut être tout à fait desséchée, si la fontaine du baptême l'a une fois rafraîchie.

ALDE. — Croyez-vous possible d'obtenir de Montferrat qu'il renonce à se servir de ses armes contre nous ?

BENVENUTA, *après une hésitation.* — Je ne sais pas.

ALDE. — Il nous faut Mantoue demain. Nous devrons donc combattre.

Entre Pio.

PIO. — Alerte ! Le capitaine de Montferrat a été averti de votre réunion, il a interrompu sa ronde dans la ville. Il arrive sur mes talons. Il a l'humeur assez mauvaise. Il serait bon de disparaître.

ANGE. — Qui l'a averti ?

PIO. — M^lle^ Amata.

ANGE. — Ma fille ?

PIO. — Votre fille. Elle a couru lui annoncer que les chefs de la rébellion se réunissaient chez vous ce matin. Elle vient avec lui.

BENVENUTA. — Amata !

GUIDO. — Pio, tu as inventé cela !

PIO. — Les voici, tirez-vous d'affaire de votre mieux.

Il sort. Entre Wilfrid de Montferrat, précédé d'hommes en armes.

WILFRID. — Placez quatre hommes à chaque porte. Personne n'entrera dans cette maison. Personne n'en sortira sans un laissez-passer de ma main. Visitez les chambres. Désarmez les serviteurs s'ils ont des armes. Madame Benvenuta, je suis votre chevalier fidèle ; Alde Pozzi, je vous salue ; et toi, mon cher ennemi Guido, vieux compagnon, et vous, messieurs les magistrats. Ainsi, voilà ce conseil de guerre, innocent comme une réunion d'amis, comme une tranquille assemblée municipale. Puisqu'il s'agit de mettre Mantoue à feu et à sang, permettez que je prenne ma place dans votre cercle : j'ai quelques idées là-dessus, et c'est une affaire qui me concerne.

ANGE. — Amata, que fais-tu dans la compagnie du capitaine de Montferrat ?

AMATA. — Je m'y tiens à ma place.

ANGE. — Ta place est auprès des tiens.

AMATA. — Les miens sont ceux que j'ai choisis.

ALDE. — Capitaine de Montferrat, il n'y a pas de conseil de guerre. Mon oncle Pozzi est podestat de cette ville, et les décisions prises à Rome, le soulèvement de la Lombardie contre l'autorité que vous représentez, la fièvre qui s'est emparée de Mantoue l'ont poussé à nous consulter, dans une assemblée régulière et légale des magistrats municipaux, comme il le fait souvent, et comme il doit le faire.

ANGE. — Loin de vouloir tenir secrètes les décisions que nous allions prendre, nous comptions vous en informer.

AMATA. — Ils mentent.

GUIDO. — Amata !

AMATA. — Ils mentent. Ils mentent parce qu'ils veulent vous tromper encore. Ils mentent parce qu'ils ont peur. Sondez leurs regards. Dans chacun d'eux vous lirez l'espoir de votre ruine, l'image de votre mort. Ils se sont réunis pour délibérer des affaires de la ville, disent-ils. Mon père a laissé parler devant moi le courrier envoyé par Alde. J'étais la fille guelfe d'un père guelfe, la cousine d'un fanatique guelfe, la fiancée d'un Guelfe. Pourquoi se serait-on méfié? Le courrier a dit à mon père : « Votre neveu vous demande de réunir nos amis, ouvertement ici même, au palais municipal. La meilleure règle d'une conjuration comme la nôtre est de se donner l'air de ne rien cacher. » C'est pourquoi ils n'ont cessé, depuis des années, de se proclamer vos adversaires : « Une opposition avouée est pour l'action secrète un masque plus sûr qu'une apparence de docilité ; elle trompe mieux. » Cela, c'est mon cousin Alde qui l'a dit un jour devant moi : il n'a pas dû l'oublier. Depuis trois ans ils tissent leur complot contre vous, fil après fil, maille après maille. Cette révolte qui couve dans Mantoue, c'est leur travail ; laissez-les faire un geste, elle va flamber.

WILFRID. — Voilà qui n'arrange rien, seigneur Pozzi. Qui donc faut-il que je croie, de cette demoiselle ou de vous ?

AMATA. — Rien. Regardez-les tous, Wilfrid. Je les connais bien. Celui-ci est mon père. C'est un homme prudent, aimable et pacifique. Il vous hait. Celui-ci est mon cousin Alde, le plus dangereux de tous, la tête de la pieuvre ; il retient les imprudents, il encourage les faibles, il apporte les ordres et dresse les plans. Tout lui obéit. Il vous hait. Celui-ci est mon fiancé Guido, était mon fiancé Guido. Il a combattu près de vous, il vous estime. Il est votre ami. Il vous hait. Voici ma sœur Benvenuta. Elle est pieuse, elle brûle de charité, elle a tenté de vous gagner à leur cause. Elle vous hait. Tous, ils sont tous contre vous... Tous, vous dites que l'Empereur qu'il sert est l'Antéchrist, et qu'il faut délivrer la Lombardie, et que votre cause est celle de Dieu, et qu'elle est juste. Moi, je sais que vous voulez le tuer, et je veux qu'il vive ; je sais que, si je vous laisse faire, je ne le verrai plus, et, que cela plaise à Dieu ou non, cela ne me plaît pas. Wilfrid, je vous ai averti, soyez sur vos gardes.

Silence.

WILFRID. — Ange Pozzi, j'ai eu plus d'un rapport sur ce que vous prépariez, vous et vos amis. Soyez convaincu que je suis à peu près aussi bien renseigné sur vous que vous pouvez l'être sur moi-même. Cela fait un assez bon nombre d'années qu'en Italie Guelfes et Gibelins, Pape et Empereur sont aux prises, et ces combats entre les factions font apparaître tant de dénonciateurs qu'il n'y a plus beaucoup de secrets. Les adversaires pourraient même décider une fois pour toutes de se tenir au courant

de leurs projets mutuels, ce qui mettrait fin à l'industrie de ces intermédiaires. Les espions ne manquent jamais, et parfois ils ne savent plus très bien quel est le parti qu'ils trahissent et quel est celui qui les paie, et parfois ils espionnent pour leur seul plaisir. J'ai les miens comme vous avez les vôtres, et ce sont peut-être les mêmes. Autant vaut donc parler franchement.

BENVENUTA. — Dites-lui la vérité, Alde : il faut qu'il la connaisse.

ALDE. — Oui, nous sommes tous ici, et moi-même plus que tous, responsables de la révolte qui soulève Mantoue contre l'autorité impériale. Mais l'insurrection n'est pas bornée à la ville dont vous avez la garde. Toute la Lombardie, toute l'Italie ont pris les armes.

WILFRID. — Je sais.

BENVENUTA. — Dans le combat contre Frédéric de Hohenstaufen, le Pape a engagé l'Eglise entière. Tous les chrétiens de l'univers ont pour devoir suprême de refuser aide et obéissance à celui qui était votre maître.

WILFRID. — Je sais.

ALDE. — Voici ce que vous ne savez pas. Il faut que le pardon céleste se fasse un front de bourreau, que la charité s'enflamme d'un feu de vengeance : Frédéric a traité avec le Sultan des Sarrasins. Contre le titre illusoire de roi de Jérusalem, il laisse au mécréant toutes les terres dont il avait pris l'engagement de le chasser. Il permet que dans la ville de Dieu un autre Dieu soit adoré. Il abandonne aux Sarrasins tous les ports, toutes les forteresses, toute la police, il soumet à leur bon vouloir le passage des pèlerins, il interdit l'apostolat chrétien aux portes mêmes du tombeau du Christ, dont le musulman garde les clefs ; et, pour fêter le marché, Frédéric et le Sultan font ensemble leur entrée dans la ville profanée, unis dans la même pompe, et les bannières impériales caressent de leurs plis l'étendard de Mahomet. Comprenez-vous maintenant que Judas a fait souche, et que c'est contre l'infidèle et contre l'apostolat ensemble que Rome arme la nouvelle croisade ? *(Silence.)* Amata Pozzi a cru découvrir un complot. Il n'y a plus de complot. La lutte s'engage à ciel ouvert. Vous étiez ici le lieutenant de l'Empereur. Il n'y a plus d'Empereur. Vous étiez lié. Vous êtes délié. Entre le concile des nations chrétiennes et un renégat rebelle qui ne sera plus servi demain que par des mercenaires payés ou terrorisés, quel parti prenez-vous ?

WILFRID. — Vous êtes de ces gens ennuyeux qui viennent sommer de prendre parti ceux qui n'ont pas le goût de prendre parti.

ALDE. — Nous vous prions pour la cause juste, pour nous, pour vous-même. Pous vous.

WILFRID. — Ainsi il arrive que, dans un coin du monde, l'existence des hommes se fasse à peu près supportable. Ils peuvent manger à leur faim, du moins presque tous, dormir près de leurs femmes, ou près de celles qui ne sont pas leurs femmes, gagner de l'argent, en voler, se passer l'envie de tuer qui les prend quelquefois dans des querelles privées sur des affaires qui les concernent, boire la pureté du matin et la lumière du soir, belle même à Mantoue qui est une ville assez laide, rêver, lire, prier si bon leur semble : et voilà que surgissent les porteurs de grandes pensées, les inventeurs de grands événements, les héros, les apôtres, les faiseurs de devoirs, d'ennui et de cadavres. Alerte ! Insurrection ! Croisade ! Liberté ! Religion ! Repentez-vous ! Vous viviez dans le péché. Prenez les armes ! Vous viviez dans la honte. Fini de rire. Fini de caresser vos maîtresses dans l'insouciance. Fini de chanter, si ce n'est en chœur. Fini de penser, de jouir, de souffrir pour soi-même. Dilatez vos poitrines, relevez vos mentons ; une grande cause vous attend, une grande cause avec sa grande gueule, pour vous dévorer. Tout cela ne me plaît pas.

ALDE. — Je ne pensais pas que le capitaine de Montferrat s'intéressât si fort au bonheur des hommes.

WILFRID. — Je ne m'intéresse pas au bonheur des hommes, mais à ma tranquillité ! Ma tranquillité a cessé ce matin, avec le vacarme de vos cloches. Vous voulez me forcer à me battre. Je me battrai cruellement, car je n'aime pas qu'on me dérange.

BARBAROSSA. — Du moins, restez neutre.

ANGE. — Laissez-nous sans combat la ville et la citadelle de Mantoue. Nous ne vous demandons pas davantage.

WILFRID. — Je n'ai pas de goût pour les intérêts de votre Eglise, ni pour les décisions de votre Pape. Je reconnais que l'empereur Frédéric est envers eux gravement coupable, mais je ne parviens pas à m'en scandaliser.

ALDE. — Vous savez que c'est à Dieu que s'adresse maintenant l'offense. Vous savez...

WILFRID. — Je sais que mon maître est désormais l'allié des musulmans. Je sais même davantage. Frédéric, chef suprême de l'armée de la Croix, a effacé l'emblème de la croix de la tente impériale. Il a cessé de paraître aux offices célébrés dans son camp. Vous l'avez excommunié : il ne communiait plus. *(Un court silence.)* Il a paré de pourpre, de drap d'or et de soie les voitures où il traîne derrière lui ses maîtresses. Cela fait beaucoup de voitures.

MALASPINA. — Ce boiteux débile !

WILFRID. — Il s'est entouré de magiciens et d'alchimistes venus de la Perse, pour se faire instruire des sciences interdites. Il s'est fait apporter les livres des poètes et des sages de la Grèce idolâtre. De beaux livres. J'en ai, moi aussi, quelques-uns. Il entre dans les villes sous une pluie de fleurs, sur un char tiré par des ours et par des tigres. Il honore ce que vous détestez. Il déteste ce que vous honorez. C'est l'apostat Julien. C'est Caligula. C'est Héliogabale.

BENVENUTA. — Sont-ce là vos maîtres ?

WILFRID. — Madame, il ne me déplaît pas que, dans notre siècle prosterné, au milieu de tant de millions d'hommes et de femmes qui consentent à la même vérité, qui sont ployés

sous la même loi, un jour quelqu'un se lève et dise : non.

ALDE. — Ce non va incendier le monde.

WILFRID. — J'ai déjà vu un jour quelque chose qui ressemblait à la fin du monde. C'était le jour de la bataille de Varsovie. Tu y étais, Guido. Nous y étions ensemble, appelés par les Polonais en détresse, avec la moitié de la chevalerie d'Occident. Le temps était clair. Nous marchions en lourds escadrons qui rayonnaient de lances, et on eût cru que le froid soleil étincelant avait fait lever sur la plaine gelée une moisson de fer. Alors nous avons vu paraître au nord-est une mince ligne sombre. C'était une armée mongole ; et au même moment, au sud-est, une autre ligne sombre a paru : c'était une autre armée mongole. Ces deux armées marchaient vers l'ouest depuis six mois, en balayant sur leur chemin les villes et les royaumes, et elles arrivaient ensemble, aussi exactes l'une que l'autre au rendez-vous, et elles se fermaient sur nous comme deux mâchoires. Nous autres, chrétiens, nous avons chargé l'ennemi dans un terrible bruit de ferraille, avec de grands cris imbéciles. Les cavaliers noirs, en face de nous, ne criaient pas. Leurs chefs les commandaient par signes. Les sabots de leurs chevaux couraient sans bruit sur la terre, comme les pieds des loups. Leurs flèches, elles aussi, volaient sans bruit. Alors les nôtres ont commencé de tomber, toujours criant. Les Anglais criaient : « Saint Georges ! » et ils tombaient ; les Français criaient : « Saint Michel » et ils tombaient ; les Italiens criaient : « Sainte Madone ! » et ils tombaient. L'épée de l'Archange, ce jour-là, était restée au fourreau.

BENVENUTA. — Aujourd'hui, elle est sur nous.

WILFRID. — Comment quatre cents d'entre nous, quatre cents sur quarante mille, ont-ils pu fuir, poursuivis par les flèches tartares comme des chiens galeux par les pierres des enfants, je ne l'ai jamais su. Mais la nuit suivante, comme nous reprenions haleine, nous et nos chevaux, nous avons vu brûler Varsovie. Nous étions trop loin pour entendre les cris, s'il y avait encore des cris, trop loin pour entendre les flammes gronder de joie. Varsovie n'était rien qu'une lueur, une haute lueur immobile, rose et pure comme une aurore, et nous croyions que cette aurore était celle des derniers jours du monde, et que les Tartares allaient poursuivre leur marche, et qu'au-dessus de tous les clochers d'Occident, dans le craquement et l'écroulement de toutes vos églises, de toute votre Eglise, ils allaient jeter vers le ciel ces hautes colonnes ardentes, ces cathédrales de feu. C'est cette nuit-là, Alde Pozzi, que j'ai vu quelle belle lumière faisait le monde quand il brûle.

ALDE. — C'est pour une autre lumière que nous combattons.

WILFRID. — Je ne suis pas assez convaincu que la prospérité de votre ordre vaut mieux que son effondrement, que la vie vaut mieux que la mort, que le bien vaut mieux que le mal. Je crains d'être un homme sans morale.

BENVENUTA. — Capitaine de Montferrat, me permettez-vous de vous demander ce que signifie, à vos yeux, le manteau que vous portez ?

WILFRID. — C'est un manteau.

BENVENUTA. — C'est le manteau de l'ordre des chevaliers porte-glaive, créé pour la gloire de la foi, la défense des missions auprès des infidèles et la sauvegarde du tombeau du Christ. Vous défiez le commandement de Dieu, et vous êtes drapé dans les plis de sa bénédiction, et vous êtes engagé envers lui par les trois vœux monastiques, et vous portez à l'épaule son signe.

WILFRID. — Son signe, en effet. La croix, que font en se croisant deux épées nues.

BENVENUTA. — ... et sous ce manteau sept cent trois chevaliers porte-glaive, sept cent trois sur sept cent quinze que comptait l'Ordre, sont tombés dans la bataille de Varsovie.

ALDE. — Au lendemain de cette bataille, vous le savez mieux que personne, aucune force humaine ne pouvait arrêter les Tartares ; et pourtant ils se sont arrêtés. Qui a brisé leur élan ? L'Occident n'a été sauvé que par le miracle.

WILFRID. — Dieu a donc fait son métier de Dieu. J'aimerais voir un miracle que l'on ferait contre lui.

ALDE. — Ce que n'a pas abattu la tempête tartare, croyez-vous que le défi d'un empereur apostat suffira pour le renverser ? Ce que vous prétendez combattre est indestructible.

WILFRID. — J'en voudrais faire l'épreuve.

ALDE. — Est-ce là votre dernier mot ?

WILFRID. — Sans aucun doute.

ALDE. — Que prétendez-vous faire ?

WILFRID. — Tenir Mantoue pour le service de l'empereur Frédéric, dont les desseins, que j'ignore, m'agréent plus que les vôtres, que je connais. Pour éviter, s'il se peut, d'en venir à une bataille écœurante, et puisque j'ai la bonne fortune de tenir dans ma main tous les chefs de la faction guelfe, je vais vous faire mettre en prison. Ulric !

BENVENUTA. — Vous ne ferez pas cela.

WILFRID. — Ulric, tu veilleras à mettre à l'abri derrière de bons verrous toute cette croisade. Mme Benvenuta pourra aller et venir à son gré dans la maison.

BENVENUTA. — Il est inutile de faire une différence entre les miens et moi-même. Je suis de leur parti, je suis de leur sang, je suis de leur foi.

WILFRID. — Les grands sentiments compliquent toujours les choses. Je l'oubliais. Nous ne ferons donc pas à Mme Benvenuta une faveur qui l'outrage. Ange Pozzi, je vous propose un arrangement honorable : si vous vous engagez à ne rien tenter contre moi et les miens à l'intérieur de ce palais, où vous serez prisonniers, vous y vivrez avec vos amis comme vous l'entendrez. Ai-je votre serment ?

Un temps.

AMATA. — Prenez garde, Wilfrid, ils sont rêts à tout.

Un temps.

ALDE. — La condition posée par le capitaine e Montferrat me paraît raisonnable.

ANGE. — Je prends aussi, au nom de tous, engagement qu'il me demande. Amata, vous etournerez dans votre chambre, où vous serez nfermée jusqu'à nouvel ordre de moi.

WILFRID. — Ah ! seigneur Pozzi, ceci est un alentendu. Notre convention ne vaut que si lle vaut pour tout le monde. et si Mlle Amata uit ici de la même liberté que vous.

ANGE. — Non...

ALDE. — Mon oncle, je vous demande de ne oint vous opposer sur un point d'aussi peu 'importance au désir du seigneur de Mont-errat.

ANGE. — Mais je ne puis...

ALDE. — Je vous le demande.

ANGE. — Qu'il en soit donc comme vous le oulez.

WILFRID. — Tout est donc en ordre. Ulric, u donneras des consignes aux sentinelles. Iessieurs de Mantoue, vous avez vos affaires, t j'ai les miennes.

Il sort.

ALDE. — Nous avons des décisions à pren-re. Venez, Guido.

GUIDO. — J'ai besoin de parler à Amata.

ALDE. — Plus tard, Guido.

Et il l'entraîne. Amata et Benvenuta restent seules.

BENVENUTA. — Pourquoi as-tu fait cela ? *(Amata ne répond pas.)* Pourquoi as-tu fait ela ? Pourquoi ? *(Silence.)* Tu ne l'aimes pas. Tu n'as pas le droit de l'aimer. Tn ne sais pas e que c'est qu'aimer ! Parle. Depuis quand ?

AMADA. — Depuis ce matin.

BENVENUTA. — Tu délires.

AMATA. — Il y a longtemps que le matin je hoisis ma robe pour lui, que le soir je dégrafe na robe pour lui. Mais avoir envie des bras l'un homme, ce n'est pas encore aimer. Sentir on cœur serré comme dans une main, chaque ois qu'on apprend qu'une femme, puis une utre, puis une autre, est recherchée par cet omme, ce n'est pas aimer. J'éprouvais tout ela pour Guido. Je n'aimais pas Guido. Mais e matin...

BENVENUTA. — Ce matin ?

AMATA. — Ce matin, j'ai su que vous alliez lanter votre guerre entre lui et moi, que tout tait fini. Il n'allait plus briller doucement en assant dans les couloirs sombres avec son êtement de lumière, je n'allais plus le voir entrer le soir du coin de la fenêtre où je 'attendais depuis le matin, mon cœur n'allait lus galoper avec son cheval sur les pavés de a place, et c'était la nuit qui tombait sur moi n plein soleil, la nuit, la solitude et la nuit jusqu'à la fin du monde. Je n'ai plus qu'une pensée : « Il ne faut pas qu'il parte. Il ne faut pas qu'il meure. » J'ai couru vers lui, j'ai tout dit.

BENVENUTA. — Tu nous vendais.

AMATA. — C'est parce que je n'y ai pas songé que je sais que je l'aime.

BENVENUTA. — Il goûte à chaque femme comme un rôdeur à chaque fruit. Les plus belles filles de Mantoue se sont offertes à lui comme tu veux le faire, et il les a prises dans ses bras et il les a rejetées.

AMATA. — Avoir ce qu'elles ont eu vaut mieux que n'avoir rien. Je veux risquer ma vie sur cette chance.

BENVENUTA. — Ta vie et celle des tiens...

AMATA. — Ma vie et celle des miens.

BENVENUTA. — Aimer un homme, c'est le guider et non le suivre.

AMATA. — Aimer un homme, c'est choisir ce qu'il choisit.

BENVENUTA. — T'a-t-il recherchée ? T'a-t-il approchée, abordée ?

AMATA. — En quoi cela t'intéresse-t-il ?

BENVENUTA. — Il ne t'aime pas. Il ne t'aimera jamais.

AMATA. — Je suis à lui s'il m'aime. S'il ne m'aime pas, je suis à lui.

BENVENUTA. — Tu le lui as dit ?

AMATA. — Je lui ai dit ce matin en arrivant près de lui : « Wilfrid, il faut que vous sachiez que mon âme et mon corps vous appartiennent, et, que si mon âme ne vous intéresse pas, vous pouvez prendre du moins mon corps, pour vous en amuser comme il vous plaira. »

BENVENUTA. — Qu'a-t-il répondu ?

AMATA. — Il s'est un peu moqué de moi. Mais, quand je lui ai dénoncé tout votre complot, il a bien fallu qu'il me prenne davantage au sérieux.

BENVENUTA. — Sais-tu comment un tel amour s'appelle ?

AMATA. — Il s'appelle l'amour.

BENVENUTA. — Le seul que tu connaisses. Le seul que tu mérites.

AMATA. — Il s'appelle l'amour, et tu le sais, et tu en es jalouse...

BENVENUTA. — Ce n'est pas vrai...

Pio entre. Il compose un poème qu'il commence à réciter pendant que Benvenuta et Amata s'éloignent chacune de son côté.

PIO. — Dame qui n'êtes pas mienne, et mienne ne serez pas, trop pure pour être un corps, trop aimable pour le ciel, nul n'est digne, nul n'est digne, et nul ne l'est moins que moi. Mon regard vous ternirait, et je n'oserai jamais dire — non : dire est un peu plat : toucher peut-être... toucher — et je n'oserai jamais toucher votre nom de mes lèvres. Meure qui vous haïra, meure qui vous aimera. Je ne me plains et n'espère. Tout doucement je respire. C'est le chant de mon silence, que je crains d'entendre, et que vous n'entendrez pas.

RIDEAU

ACTE II

AMATA. — Toute parole entre nous est inutile.

GUIDO. — Je n'ai pas besoin d'explication, Amata. L'amour est aveugle dans le bonheur, mais il est clairvoyant dans le désastre. Quand une femme peut faire pour un homme ce que vous avez fait, les prières ou les protestations d'un autre homme doivent être pour elle de bien peu de poids. Je voulais seulement vous voir, une fois encore. Pour que tout ne s'achevât pas aussi brusquement, par cette déchirure que j'ai éprouvée dans le cœur, sans avoir même le droit d'en crier.

AMATA. — Je voudrais vous assurer que votre douleur me fait mal, mais je crois que je mentirais. Guido, l'affection que j'ai eue pour vous, pendant deux ans, me paraissait à moi-même incomparable. Maintenant il est arrivé quelque chose qui fait que tout ce passé dont je vous parle me semble absurde. Cela s'ouvre comme un abîme et je ne veux plus rien d'autre, et je ne connais plus rien d'autre : plus forte que moi, plus forte que le bonheur, plus forte que la vie, une joie que Dieu même ne pourrait donner dans son paradis, parce que le tourment la nourrit, le danger, la mort. Parce qu'elle est trop grande pour n'être pas punie. Je me perds, Guido, je me perds pour ce que j'aime. Vous le voyez bien. En dépit de moi, je ne puis que vous faire souffrir.

GUIDO. — Quel pouvoir a donc cet homme pour vous détruire en un moment, et que vous en soyez contente ?

AMATA. — Je n'en sais rien. Il n'est pas plus beau que vous. Il n'est pas plus brave que vous. Il est cruel, et vous ne l'êtes pas. Il me fait peur et vous ne me faites pas peur. Vous êtes jeune et il ne l'est pas. Il y a en lui quelque chose de glacial et de déconcertant. Je l'aime. Je dis que je l'aime et pourtant ce que je ressens pour lui ne peut pas être ce que ressentent tant d'hommes et tant de femmes, tous les jours, sur toute la terre. Ce ne doit pas être l'amour. Ce doit être quelque chose de pire.

GUIDO. — Il faudra donc que je le tue !

AMATA. — Vous ne le tuerez pas !

GUIDO. — Amata, on glisse vers cet homme-là comme vers un gouffre. J'ai pour lui une amitié inexplicable. Mais je crois que je pourrais maintenant le tuer.

AMATA. — Ce qui le tuera me tuera. Vou avez tous donné votre parole de ne rien tente contre Wilfrid dans cette maison.

GUIDO. — C'est la seule sûreté sur laquell il puisse compter. Je suis lié par cette parol comme nous tous. Je la tiendrai et ferai tou pour qu'elle soit tenue. Je ne crois pas qu vous puissiez me demander davantage.

AMATA. — Vous voulez vous venger de moi

GUIDO. — Je vous aime assez pour ne vou point haïr. Non point assez pous vous sacrifie la cause que je sers. L'espoir que j'ai mis e elle, Amata, c'est la moitié de vie qui me reste il faut bien que je la défende.

AMATA. — Je ne vous demande pas de vou renier. Allez vers votre but, combattez, délivrez Mantoue, allez punir Frédéric en Orien Promettez-moi seulement que vous ne fere rien contre Wilfrid. Dites-lui que vous ne pouvez répondre de la parole donnée pas vos amis que l'heure à venir, que la minute à venir n'es pas sûre. Qu'il sache seulement qu'il doit veille sur sa vie. Ensuite, vous ferez ce que vou voudrez.

GUIDO. — Il vient. Epargnez-moi votre présence auprès de lui. Je ne pourrais la supporter.

AMATA. — Wilfrid, Guido a quelque chos d'urgent, de grave à vous dire. Ecoutez-le. Pou moi, sinon pour vous, écoutez-le.

Elle sort. Entre Wilfrid.

WILFRID. — Précieuse enfant, c'est d'elle qu tu veux me parler, Guido ?

GUIDO. — C'est pour elle !

WILFRID. — Curieuse ambassade.

GUIDO. — Wilfrid, il me semble que je peux encore te parler parce que je n'ai pas pris toute la mesure de ma douleur. Mais il fau que je me hâte. Amata... J'allais dire ma fiancée...

WILFRID. — Veux-tu que je te la rende ?

GUIDO. — Tu me fais horreur. Je suis deux fois ton ennemi, et cela n'aura pas d'autre fin que ta mort, ou ma mort, et je ne puis te mépriser, et je ne puis accepter qu'on se serve contre toi de certaines armes, dont toi-même tu ne daignerais pas te servir.

WILFRID. — Cela est sublime, Guido.

GUIDO. — Cela est honnête. Amata croit, e

crois aussi, qu'il te faut quitter cette maison.

WILFRID. — Ah !

GUIDO. — Cette ville entière est dressée pour battre.

WILFRID. — Non pas cette ville seulement. ux-tu des nouvelles de votre guerre sainte ? ut semble tourner assez bien pour ces imbé- es de Guelfes — soit dit sans t'offenser — rnisons impériales trop faibles, discipline âchée par la trêve, trop de filles à trop bon mpte pendant trois ans. A Milan, les révoltés nt maîtres de la ville et installent leur gou- rnement. A Bergame, les soldats impériaux t refusé de combattre. On parle même d'un lèvement des villages autour de Vicence.

GUIDO. — Ils vont couper ta ligne de retraite.

WILFRID. — Je ne désire pas m'en aller.

GUIDO. — Va du moins rejoindre tes troupes.

WILFRID. — Cette maison me plaît. C'est la le de Mantoue qui ne m'ennuie pas par sa deur. En outre, mes hommes sont de braves dats, mais ce sont des brutes. Rien n'est pre à dégoûter d'une passion ou d'une idée mme de voir auprès de soi des gens qui pousent avec un zèle écœurant. Je n'aime pas s médiocres images d'eux-mêmes que les efs découvrent à chaque instant chez ceux i les suivent et les servent. La chiennerie du vouement m'attriste et m'encombre.

GUIDO. — Tu sais qu'ici tu ne dois compter r personne, sinon sur Amata qui ne peut n. Tu nous as ôté nos armes. On ne désarme s Alde Pozzi. Son fanatisme ferait éclore des ignards dans les mains nues. Tu sais que le rment dont on lie les poignets d'un tel hom- e est d'un métal bien fragile. Tu ne sais ut-être pas qu'il y a des alliés jusque dans troupe. Tu ne sais peut-être pas que ton rviteur Pio est à nos gages.

WILFRID. — Je le sais.

GUIDO. — Tu n'ignores rien de l'activité de o et tu ne fais rien pour l'empêcher ?

WILFRID. — Je le regarde !

GUIDO. — Que dis-tu ?

WILFRID. — Je le regarde me trahir.

GUIDO. — Cette parade de détachement fait mmettre des crimes, mais elle fait commettre ssi des fautes. Les événements où tu es en- gé seront plus forts que toi.

WILFRID. — Je n'aime pas être engagé. Je me sens pas engagé.

GUIDO. — Tu perdras la partie.

WILFRID. — C'est le jeu qui m'intéresse.

GUIDO. — Joue-le avec plus de prudence.

WILFRID. — L'enjeu n'est qu'un enjeu.

GUIDO. — Tu vas à la défaite, Wilfrid. Dieu us aidera, et nous l'aiderons à nous aider.

WILFRID. — Je l'espère bien.

GUIDO. — Prends-y garde. Le dénouement de it ceci n'est pas entre tes mains.

WILFRID. — Les hommes, comme le soleil, couchent toujours dans le lit que Dieu leur épare. Ils manquent d'imagination.

GUIDO. — Pour le dernier entretien que nous ons ensemble, est-ce trop te demander qu'un u de sincérité ?

WILFRID. — Soit. Tu veux savoir pourquoi je reste au milieu de votre cercle, si peu bienveillant ? Apprends donc qu'au moment où vous êtes venus soudain me casser la tête avec votre grand bruit de boucliers et de piques j'étais occupé à d'autres pensées dont je n'entends pas me laisser distraire. J'ai la faiblesse d'aimer les femmes, Guido, ou du moins d'aimer ce que l'on peut atteindre à travers elles, quand on ne les aime pas trop. Il y a ici une femme qui ne cède pas, une femme qui ne s'offre pas, une femme qui me fait la guerre. Entre elle et moi, Mantoue en armes, et cette cuirasse de diamant irréprochable qu'elle oppose aux tentations de la terre et toute la foule des siens, et l'ombre de l'aile de l'ange. Comment ne voudrais-je pas joindre à moi ce qui est le plus séparé ? Songe à ces belles saintes toutes droites des vitraux qui, pour l'ombre des églises, vendangent la clarté du jour. Guido, imagines-tu cela : tenir dans ses bras un corps de lumière ? Si contraire à sa sœur, et si semblable.

GUIDO. — Benvenuta !

WILFRID. — Toute défendue comme l'autre toute donnée, et non moins exigeante, et non moins intransigeante. Dans l'une et dans l'autre, la même âme de violence, mais chez elle plus secrète, sans doute, et plus dangereuse. Vois-tu, Guido, Amata l'effrontée, Amata la scandaleuse, pourrait bien n'être qu'une petite fille pure et fidèle, toute simple, mais quels secrets profonds et nocturnes peut-on arracher à la transparence de l'autre ?

GUIDO. — Benvenuta !

WILFRID. — Virginité de l'âme, la seule digne d'être possédée !

GUIDO. — Tu ne sais que salir, tu ne sais que détruire.

WILFRID. — Que faire d'autre d'une virginité ?

GUIDO. — Ton jeu est-il de me pousser à bout ?

WILFRID. — Tais-toi. Je sais par cœur ce que tu penses. L'intacte, la vertueuse Benvenuta... C'est bien elle que je veux. Tais-toi. Tu dirais des sottises. Que crois-tu donc que je cherche ? Les femmes le savent bien, que dans la nuit du monde où nous nous couchons auprès d'elles, ce ne sont pas les corps qui gémissent. L'esprit, Guido, que fais-tu de l'esprit ?

GUIDO. — Tu m'as arraché Amata, tu l'as mise à ta merci, et tu ne l'aimais pas.

WILFRID. — Il est donc impossible de parler avec toi de choses sérieuses ?

GUIDO. — ... Et je meurs devant toi parce que tu l'as prise, et déjà elle ne t'intéresse plus ; et maintenant Benvenuta... Si rien ne peut t'arrêter de ce qui est pur et saint dans le ciel et sur la terre, moi du moins je t'arrêterai.

WILFRID. — La parole donnée, Guido !

GUIDO. — Aurais-tu aussi renié ton courage ?

WILFRID. — Guido, tu es un enfant.

GUIDO. — Nous sommes de la même force.

C'est donc Dieu qui décidera qui de nous mérite de vivre.

WILFRID. — Il lui arrive aussi de se prononcer pour la meilleure feinte, ou pour l'épée la mieux affûtée.

GUIDO. — Si je puis te tuer, je saurai qu'il est juste. Si c'est moi qui dois mourir, je saurai qu'il a eu pitié de moi. Veux-tu me suivre ?

WILFRID. — Je ne peux te donner ce plaisir avant demain matin. Du reste, voici Mme Benvenuta.

GUIDO. — Wilfrid !

WILFRID. — Oui ?

GUIDO. — Je t'aimais.

Il sort. Entre Benvenuta.

BENVENUTA. — Je suis venue vers vous pour savoir si le parti que vous avez pris est pris irrévocablement. Non. Ne le dites pas encore. Ne parlez pas avant de vous être bien convaincu, comme je m'en suis convaincue, qu'ici va s'achever la route que nos deux vies auront faite l'une près de l'autre, et qu'il faut bien mesurer chaque pas, et que chaque mot a son importance. Je vous demande. Je vous demande, avant que nous nous trouvions face à face dans deux camps ennemis, d'accorder à nos dernières minutes un peu du prix qu'elles ont pour moi. Mon père et mon cousin Aldo m'ont convaincue de vous demander cet entretien.

WILFRID. — Eh bien ! chère Benvenuta, parlez comme vous le désirez de ce qui vous tient tant à cœur. Dites-moi que votre cause est la bonne, que votre pape est un saint pape, mon empereur un méchant empereur, qu'un glorieux commandement m'attend dans l'armée lombarde, sous les enseignes du Christ, qu'il faut que je me joigne à vous. Ces discours allumeront dans vos yeux un feu admirable.

BENVENUTA. — La guerre est entre nous, et vous raillez. Ah ! je vous en prie, déposez un moment cette cuirasse, faites-vous un peu fraternel pour moi qui suis venue à vous sans défense. Dans la neige et la nuit, s'il existe une flamme, laissez nos mains s'en approcher ensemble. S'il faut que je ne vous voie plus, qu'une fois au moins, j'aie pu vous voir devant moi désarmé.

WILFRID, *lui prenant les épaules.* — Mes mains sont sans armes.

BENVENUTA, *se dégageant.* — Ne puis-je espérer de vous que cette sorte d'attention dont les hommes croient qu'elle suffit à flatter les femmes ?

WILFRID. — Benvenuta, vous n'êtes pourtant pas de ces esprits vulgaires qui croient que le désir n'est que désir.

BENVENUTA. — Wilfrid, ne jouez pas, ne jouons pas. Si fort que je veuille la victoire des miens, ce n'est pas à cette victoire que je pense en ce moment. Peut-être est-ce la faiblesse de toutes les femmes de ne savoir se maintenir à la hauteur des grands intérêts que si elles y sont attachées par une affection particulière. Peut-être n'ai-je de reproches à faire qu'à moi seule, seule indigne. Mais je pens à vous. Je pense à ce que je veux sauver.

WILFRID. — Je présume qu'il va encore êt question de mon âme.

BENVENUTA. — Rien ne vous contraint nous combattre. Vous êtes libre. Vous êtes u soldat d'aventure. Négociez, faites retirer v troupes hors de la ville. Gagnez du temp Que nous ne soyons pas séparés.

WILFRID. — Cela est donc si important ?

BENVENUTA. — J'ai été mariée, Wilfrid, si bien que vous sachiez faire votre cour, ave ce qu'il faut de chaleur et ce qu'il faut d détachement, vous n'avez pas sur moi l'ava tage de m'apporter l'inconnu. Oui, c'est à vot âme que je me suis laissé prendre. Parce qu'el est rebelle à ce que je sers. Parce qu'elle e en péril. Je ne peux supporter l'idée que vou ne soyez pas sauvé. Je vais vous dire plu encore : je ne pourrais supporter l'idée qu vous soyez sauvé par autre que par moi.

WILFRID. — Ce n'est pas là un sentiment trè chrétien.

BENVENUTA. — Plus que vous ne le croyez être partagée entre sa foi et un homme qu refuse cette foi, et ne pas trouver celui qu'o aime dans sa foi, ne pas trouver sa foi dan celui qu'on aime.

WILFRID. — Celui qu'on aime ?

BENVENUTA. — Ceui qu'on aime, car je vou aime. Je vous aime, et tout ce que vous ave pu me dire de plus ardent et de plus tendr ne m'a pas donné de vertige. Je vous aim parce que vous êtes, entre tous les homme que j'ai rencontrés sur mon chemin, le plu abandonné de Dieu et le plus menacé. Je vou aime parce que vous êtes celui qui a le plu grand besoin de moi. Quelle terre a besoi d'eau, sinon la terre la plus aride ? Quell âme a besoin de l'amour sinon l'âme la plu desséchée ? Quand le mien serait pour vous u objet de dérision, quand il serait pour tou ceux de mon parti un objet de scandale, rien vous m'entendez, rien ne peut faire que je n vous sois vouée.

WILFRID. — Jamais vous ne m'aviez livr votre cœur avec cet abandon impérieux, ave cette impudeur royale. Ne craignez pas que j vous raille. Je vous plains peut-être d'offri tant de dons à celui qui n'en est pas digne, e sans doute je vous admire et j'ai presque l tentation, pour vous plaire, de devenir autr que je ne suis. Mais comment n'aurais-je pa de dépit dans le moment où je vous entend prononcer pour moi le mot : amour, à savoi que vous n'aimez en moi que mon salut à faire et que la bataille contre le mal est tout ce qu vous intéresse ?

BENVENUTA. — Ne voulez-vous pas com prendre ? Ah ! que cela est difficile à dire ! que je me sais liée à vous, liée, vous m'entendez, que je combats pour que ne soit pa défait ce nœud dont nous sommes noués. Pou qu'il ne soit pas défait dans l'éternité inévitable. Dans la vie si vous vous moquez de l'éternité. Dans ce moment si vous vous moque

le la vie. Que sont les liens de la chair, qu'est double anneau du mariage auprès de ce ncrement mystique où nous sommes confon- us ? Je vous en supplie, je vous en supplie, e faites pas que ce qui est un soit divisé !

WILFRID. — Il y a des larmes dans vos yeux, y a une lumière dans vos larmes.

BENVENUTA. — Parlez encore, pour que je ous entende, car je crois bien que je ne vous ois plus.

WILFRID. — Il doit être bon de s'endormir ans votre paix comme pour le voyageur fati- ué de mourir dans la neige. Puisse celui qui ous inspire être indulgent à mes erreurs, en onsidérant que ce que j'adore en vous ne peut tre qu'un reflet de lui.

BENVENUTA. — Wilfrid !

WILFRID. — Près de vous je surgirai dans la umière et je laisserai tomber à mes pieds les ambeaux souillés de ma nuit.

BENVENUTA. — Est-il croyable que vous deve- iez ce que j'ai si terriblement voulu ?

WILFRID. — Que votre volonté soit faite. Qu'il advienne de moi et du monde ce que vous ouhaitez, si seulement je puis vous voir cacher os larmes contre mon épaule, doucement vous paiser, fermer les yeux, les rouvrir et sourire.

BENVENUTA. — Me voici.

WILFRID. — La plus brûlante, la plus pure... Voici mes bras refermés sur le ciel. Comment la matière dont sont faites les autres femmes ne décourage-t-elle pas le désir ? Benvenuta, quel est donc votre pouvoir, à vous qui m'inspirez, à l'égard de tout ce que j'ai poursuivi jusqu'à ce jour, quelque chose qui ressemble au dégoût ?

BENVENUTA. — Mon Dieu, est-ce moi qui le touche ? Est-ce vous qui le touchez ?

WILFRID. — Seul nom parmi tous les noms, seul visage parmi les visages.

BENVENUTA. — Le seul vraiment ?

WILFRID. — Sœur, fiancée... Amie, complice... Flamme brillante en plein midi, neige que nul pas n'a foulée.

BENVENUTA. — Brûlante pour vous, blanche pour vous.

WILFRID. — Aube du matin, miroir du ciel...

BENVENUTA. — Que dites-vous ?

WILFRID. — Porte d'ivoire, étoile de la mer, ardin clos...

BENVENUTA. — Arrêtez. Ce sont les noms que 'on donne à la Mère de Dieu.

WILFRID. — Ce sont les noms que je vous donne. Ne sont-ils pas de beaux noms pour l'amour ? J'essayais de convaincre mon cœur. Mais si près du vôtre il se sent terriblement profane.

BENVENUTA. — Qui, mais qui donc êtes-vous ?

WILFRID. — Un homme, juste un homme. L'espèce de monstre qu'il te faut.

BENVENUTA. — Ah ! je m'arracherai de vous, comme font les bêtes des bois qui déchirent de leurs dents leurs membres pris au piège, et vous ne me garderez pas, et vous ne me reverrez plus.

WILFRID. — Trop tard, car je t'ai approchée, et je t'ai jetée à terre, et je t'ai marquée de ma marque, et tu es de mon troupeau.

BENVENUTA. — Je crois que je pourrai maintenant vous haïr.

WILFRID. — Benvenuta, il arrive qu'au-dessus de la mer, au delà du Bosphore, de beaux oiseaux rapaces tournent en cercle à l'affût, et parfois ils fondent vers l'eau comme lancés par un arc céleste, et on les voit remonter vainqueurs, l'éclair d'un poisson dans leurs serres. Mais parfois ils s'élancent sur un monstre trop fort et trop vivace, et leurs dures petites griffes ont si profondément mordu dans les écailles qu'ils ne peuvent plus relâcher leur étreinte. Ils luttent, ils luttent vaillamment, et puis on les voit s'engloutir. Courageuse guerrière du ciel, tu es venue toi aussi planter tes ongles dans une proie trop lourde pour tes forces. Tu peux battre des ailes ; tu es la victime de ta prise, et elle t'entraîne vers ses profondeurs.

BENVENUTA. — Ne criez pas si tôt victoire. Adieu. Je prierai pour qu'au jour de votre mort, votre châtiment soit dans la confusion de voir apparaître non le visage de la colère de celui que vous avez défié, mais son visage de pardon.

Elle sort. Pio apparaît dans le fond. On sent qu'il a tout entendu.

WILFRID. — Tu étais là, Pio ?

PIO. — Toujours aux ordres de Votre Seigneurie.

WILFRID. — Pio, que penses-tu de l'amour ?

PIO. — Pour les hommes de ma condition, l'amour est l'amour des autres, la richesse est celle des autres. Ce qui nous reste...

WILFRID, *en sortant*. — Ce qui te reste ne m'intéresse pas.

RIDEAU

ACTE III

En scène, Ange Pozzi, Barbarossa, Malaspina, Guido, Alde, Pio.

ALDE. — Serons-nous tranquilles, Pio ?

PIO. — Pour une heure au moins. Mon maître est parti pour les faubourgs de l'Ouest où le peuple s'est ameuté contre un des postes. Il est parti avec les chevaliers de sa garde. Il en laissera la moitié là-bas, en renfort.

ALDE. — Donc, ce soir, ils ne seront que quatre ici pour le défendre.

PIO. — Oui. Il n'a pas assez de monde : à peine plus de trois cents hommes. Il en a fait des patrouilles qui tournent dans la ville. Elles tournent depuis ce matin. Quatre fois par heure, dix hommes passent sur la place. Mais c'est toujours la même patrouille.

MALASPINA. — Nous autres, nous sommes dix mille. Aurons-nous peur de trois cents ?

BARBAROSSA. — Hé ! Permettez donc à Malaspina de faire, s'il le désire, une sortie avec un grand couteau pour attaquer les bandits de Montferrat. Car s'il continue à mourir pour la Sainte Eglise entre quatre murs, comme il le fait depuis l'aurore, il sera encore, à la nuit, un mort bien vivant.

ANGE. — Ecoutons Alde.

ALDE. — Parlons utilement. Mantoue est toute hérissée pour la bataille et nous n'avons qu'un signe à faire. Mais nous sommes prisonniers. A supposer que nous puissions faire le signe, l'armée gibeline n'est pas nombreuse, mais elle est mieux armée que nous, et elle est faite d'hommes de guerre. Que faut-il penser de ces hommes, PIO ?

PIO. — Des soldats de métier, solides et méchants aussi longtemps que leur chef les commande.

ALDE. — Et si leur chef ne les commande plus ?

PIO. — Alors, ils se sentent seuls. Et puis...

ALDE. — Et puis ?

PIO. — Et puis c'est leur chef qui les paie.

ANGE. — Notre ami Pio pense à tout, et principalement à cela.

ALDE. — Quels sont les ordres du capitaine aux postes et aux patrouilles ?

PIO. — Empêcher le peuple de se rassembler. Abattre tous ceux qui se présenteront dans la rue en armes. Ce sont ses propres paroles.

ALDE. — Le problème est donc simple. Il n'y a pas de victoire possible, il n'y a même plus de bataille possible si d'abord nous ne nous défaisons de Montferrat. Ce soir.

ANGE. — Que faites-vous de la parole que j'ai donnée en notre nom ?

GUIDO. — Une croisade sainte ne peut commencer par un guet-apens. Ne commencez pas cette guerre du ciel avec les moyens du démon, avec le poignard et le poison de vos intrigues italiennes. Vous voudriez que notre armée, en partant pour la bataille, porte sur son front l'ombre de la tristesse de Dieu ? Comme la coupe sainte du Graal, Jérusalem ne sera donnée qu'à celui qui sera assez pur.

ALDE. — C'est pourquoi, sans doute, en ce moment même, Jérusalem est entre les mains d'un empereur apostat, c'est pourquoi cette terre entre toutes baptisée, qui a mangé le corps et bu le sang de Celui dont vous mangez le corps et buvez le sang dans la communion, est achetée et vendue entre ces deux moitiés de l'Antéchrist, l'infidèle et l'excommunié : et vous hésitez et vous perdez le temps. Demain, si vous m'écoutez, Wilfrid de Montferrat est mort, la citadelle de Mantoue est à nous, le verrou qui nous ferme la porte de l'Est est levé, demain l'armée de la Croix est en marche vers la terre de la Croix.

PIO, *à mi-voix*. — Quand d'aussi belles phrases prennent leur vol, c'est qu'il se prépare, le plus souvent, quelque chose d'assez vilain.

ANGE. — Alde, jamais un crime n'a manqué de bonnes raisons.

ALDE. — Je suis seul juge, avec Dieu, de ce que me coûte le parti que je prends. Nous sommes en guerre.

GUIDO. — Je n'ai jamais vu un vrai chef de guerre préférer à la bataille l'assassinat.

ALDE. — Vous voulez épargner celui qui sait ce qu'il fait, et vous êtes prêts à égorger ceux qui le suivent, et qui ne savent ce qu'ils font. Le Dieu que vous craignez ne vous demandera pas à l'heure des comptes si vous avez su conserver une conscience tranquille. Il voudra savoir quels déchirements dans les moments douteux entre le bien et le mal vos âmes auront assumés pour lui.

PIO. — Nos âmes sont déchirées pour votre service. Mon Dieu, n'oubliez pas de noter cela dans votre livre.

ALDE. — Montferrat est criminel, ce qui serait peu de chose. Il est l'obstacle devant nous, et cela doit nous suffire. J'ajoute qu'il faudrait le faire mourir même s'il était innocent, même s'il ne nous gênait pas. Ne l'oubliez pas, Mantoue, avec toute l'Italie, est coupable et se sent coupable d'avoir accepté l'oppression de Hohenstaufen, coupable d'avoir oublié le service de Dieu, coupable d'immoralité, de frivolité, de lâcheté, de paresse. Montferrat au milieu de nous, c'est cette tyrannie que nous avons tolérée, ce sont les complaisances de nos femmes, c'est la honte de nos hommes qui en ont été les témoins. Quand un peuple se révolte, c'est d'abord contre lui-même, et s'il lui faut des victimes, c'est pour les charger du poids de sa faute et noyer le tout ensemble la pierre au cou. Tant que le peuple de Mantoue n'aura pas traîné dans les rues, sous les crachats et les outrages le cadavre de Montferrat, il ne se sentira pas pur, il ne se sentira pas libre. Donnez à Mantoue une bonne conscience. Donnez-lui la vie de Montferrat. Si nous ne le tuons pas, je vous le demande : qui donc tuerons-nous ?

BARBAROSSA. — Il y a du vrai là dedans. ous m'êtes témoin que je n'aime pas la vio- nce. Mais nous voilà à la merci d'un homme ui n'a que le petit doigt à lever pour nous xterminer tous. Il faut bien sortir de là, d'une anière ou d'une autre.

ANGE. — Vous nous demandez de livrer nos oms à la honte.

ALDE. — Que nos noms soient souillés, si de tte souillure la gloire de Dieu a besoin pour splendir. Finissons. Je suis mandaté par la gue lombarde pour prendre à Mantoue, avec sans votre accord, les décisions suprêmes. est en son nom que j'exige la mort de ontferrat.

GUIDO. — Je puis régler cette affaire selon os vœux, de façon loyale, dès demain matin.

ALDE. — Montferrat n'est pas moins habile ux armes que vous, Guido. Je répète qu'il y a qu'une solution.

ANGE. — Je ne puis le croire, Alde. Ma voix ste maîtresse pour ce qui se passe dans ma aison, et Montferrat ne saurait y être frappé ors qu'il se repose dans une sécurité dont je is responsable.

ALDE. — Eh bien ! mon oncle, puisque, dans n événement qui dépasse de si loin nos mesu- s, vous entendez rester humain, je vais me ettre au niveau de notre humanité. C'est la putation de la maison Pozzi qui seule vous éoccupe ? Je vous parlerai de la réputation e la maison Pozzi.

GUIDO. — Alde !

ALDE. — Je disais qu'il n'y avait plus de ace à Mantoue pour la vie privée. J'oubliais ie Montferrat, lui, garde à la vie privée une ace. J'oubliais, Ange Pozzi, que votre honneur t de protéger celui qui vous déshonore.

ANGE. — Vous n'avez pas besoin de me rap- eler l'éclat d'une enfant passionnée et rebelle. est une affaire à laquelle je mettrai bon rdre.

ALDE. — Qui vous parle d'Amata ? Si Wilfrid e Montferrat s'attarde délibérément sous le it de ses ennemis, ce n'est pas pour Amata.

Un temps.

ANGE. — Vous déraisonnez, Benvenuta est delà de toute espèce de danger de cet ordre.

ALDE. — Benvenuta chancelle dans sa force dans sa foi.

ANGE. — Mais vous étiez si sûr d'elle...

ALDE. — Je l'ai crue assez forte. Personne est assez fort. Elle aime. Elle s'est laissée rendre à ce sombre éclat qui fait à ceux que ieu a marqués de sa malédiction une parure ystérieuse. Elle est perdue si nous ne la sau- ons pas en nous sauvant.

ANGE. — Alde, je ne puis voir là autre chose ie de folles imaginations.

PIO, *à mi-voix.* — Nous voici au bout de la rité. Il faut maintenant risquer un pied un u au delà.

ALDE. — Ange Pozzi, ce soir, quand la maison ra endormie, Wilfrid de Montferrat viendra tendre, là où vous êtes, votre Benvenuta. Ils t convenu ensemble de ce rendez-vous d'amants. Pour assurer à Benvenuta le secret, Montferrat a donné congé pour cette nuit aux hommes de sa garde.

ANGE. — Si cela était...

ALDE. — Cela est.

ANGE. — Je ne puis vous croire.

ALDE. — Cette nuit, l'homme qu'il nous faut abattre se glissera ici auprès de Benvenuta qui s'abandonne. Personne ne verra rien. Personne n'entendra rien.

ANGE. — Elle ne viendra pas.

ALDE. — Elle viendra, car c'est elle, entendez-vous ? c'est elle qui a demandé à Montferrat de la rejoindre. Pio est-ce vrai ?

PIO. — Hé ! cela pourrait être.

ALDE. — Pio, est-ce vrai ? N'as-tu pas porté toi-même le message ?

PIO. — Moi. Sans aucun doute. Moi en vérité. Je l'ai fait.

ANGE, *appelant.* — Benvenuta !

ALDE. — Arrêtez ! Voulez-vous qu'ils soient sur leurs gardes ! C'est ce rendez-vous qui nous le livre. La voici. Si vous ne voulez pas tout perdre, laissez-nous seuls.

ANGE. — De ce que vous avez dit, Alde, il faudra m'apporter la preuve.

ALDE. — J'apporterai la preuve.

PIO. — Voilà un homme qui sait son métier.

Tous sortent, sauf Alde. Entre Benvenuta.

ALDE. — Benvenuta, aimez-vous Dieu ?

BENVENUTA. — De tout le pouvoir d'aimer qu'il m'a donné, je l'aime.

ALDE. — Savez-vous à quelles extrémités cet amour entraîne, et qu'il ne saurait rien refuser, et qu'il rend grâces à Dieu pour ce que Dieu exige de lui ?

BENVENUTA. — Je crois le savoir.

ALDE. — Savez-vous que dans la lumière de cet amour nos sentiments quittent leur mensonge pour leur vérité et leur masque pour leur visage ? Savez-vous que la lutte que l'on mène pour sauver tous les hommes est une dure lutte, dans laquelle tout sacrifice est négligeable, et tout acte justifié ?

BENVENUTA, *après un silence.* — Il s'agit donc de plus que ma vie.

ALDE. — Il ne s'agit pas de vous, car vous n'êtes rien, et je ne suis rien. Nous servons Dieu comme le marteau et comme l'épée, et il nous rejettera, s'il lui plaît, après nous avoir brisés à l'usage. Aimer Dieu comme il faut qu'on l'aime, c'est être dévoré. Vous sentez-vous capable de cet anéantissement ?

BENVENUTA. — Je crois que je ne mets rien au-dessus de la cause que vous servez et que je sers. Je crois que je suis prête à tout donner.

ALDE. — Même la vie de Wilfrid de Montferrat ?

BENVENUTA. — Tout, sauf cela.

ALDE. — Montferrat est le bras droit de celui qui a juré de chasser Dieu de la terre. Il faut que ce bras soit tranché.

BENVENUTA. — Vous ne le ferez pas mourir.

ALDE. — Ce n'est pas moi, en effet, qui le

ferai mourir. Ce n'est pas moi, mais vous, Benvenuta.

BENVENUTA. — Moi ?

ALDE. — Nous ne pouvons atteindre l'homme qui nous tient prisonniers qu'en éveillant en lui les démons qui le perdront. Il nous faut le prendre au piège. Il faut qu'il vienne dans cette salle où nous l'attendrons, cette nuit, seul, sans sa garde. Un appel peut l'y attirer.

BENVENUTA. — Je ne sais si j'ai plus de honte de l'estime où je vous ai tenu ou du mépris où vous me tenez.

ALDE. — Tu l'aimes.

BENVENUTA. — Je l'aime ; et je veux sauver l'âme et je veux sauver le corps...

ALDE. — L'âme pour Dieu, le corps pour toi.

BENVENUTA. — ... l'âme et le corps tout ensemble, et vous l'avez compris, et, parce que vous l'avez compris, vous voulez que je le tue. Je vois clair en vous, Alde, aussi loin que vous voyez en moi. Vous me parlez du salut de notre Eglise, et de la menace qui se lève contre elle avec l'impiété, et du service de celui à qui tout est dû. Je vais vous dire, moi, le vrai nom du Dieu que vous servez.

ALDE. — Je crains que ce ne soit là du temps perdu.

BENVENUTA. — Vous ne me pardonnez pas d'avoir tourné les yeux sur un autre que vous, alors que je vous appartenais. Vous étiez bien assuré de m'avoir conquise, toute entière, jusque dans la plus secrète de mes pensées. A vos ordres, brûlant de votre foi, acharnée à votre travail, les yeux fixés sur votre but, j'étais votre victoire, la victoire que savourait chaque jour votre passion de dominer les âmes. Et voilà que j'ai un regard, un cœur, un espoir pour un autre que vous. Voilà que je suis libre de vous. Voilà que j'existe hors de vous. Vous voulez vous venger. Croyez-vous que je sois dupe ? Et quand vous devriez lever les poings sur moi pour frapper les paroles sur ma bouche, je dirai encore...

ALDE. — Vous direz que ce n'est pas seulement votre âme que je crains de voir se détourner de moi, que ce n'est pas seulement de votre âme que suis jaloux. Vous direz que je veux pour moi non seulement vos actions et vos pensées, mais cette forme de la terre, cette souple statue vivante, et cette chaleur et cette fraîcheur que sait unir en lui un corps de femme, et le ciel dans vos yeux aussi lointain que le vrai ciel, et ces roses de colère qui viennent de fleurir sur vos joues, et le plaisir qu'on dit rival de Dieu... Vous direz que je veux tuer Montferrat parce que moi aussi, je vous désire. N'est-ce pas cela ?

BENVENUTA. — C'est cela.

ALDE. — Niaise, avez-vous la naïveté de croire que vous m'avez révélé à moi-même ? Nous avons l'habitude de la confession, Benvenuta, et nous ne faisons grâce à aucune des impuretés qui se mêlent même aux sentiments les plus hauts, même à l'amour de Dieu. Il y a des larves et des reptiles sans nom dans l'obscurité de toutes les âmes, fût-ce les âm des saints. Ce n'est pas seulement pour serv Dieu que je veux tuer Montferrat ; c'est aus parce qu'il est en train de vous prendre à m et parce que je veux me venger de lui, et par que je vous aime d'un amour peut-être impu et parce que je veux vous faire mal. Ce q me donne, devant ce meurtre, une tranquilli absolue, c'est la certitude que j'ai que s'il éta ici, à la tête de notre révolte, un autre ch que moi, un chef irréprochable, incorruptibl qui ne connût pas Montferrat et qui ne vo connût pas, il ferait ce que je fais.

BENVENUTA. — Il en aurait le droit. No vous.

ALDE. — Bénies soient les passions de mo sang, si elles suppléent par leur violenc à la faiblesse de ma foi. Bénis soient m péchés, s'ils aident à la victoire de Dieu et Dieu les juge ensuite dans sa sévérité, bén soit sa sévérité. L'important n'est pas que l sentiments soient purs, mais qu'ils servent ce qu'il faut.

BENVENUTA. — Qui me dira ce qu'il faut ?

ALDE. — Depuis mille ans, pour la premièr fois, au milieu des nations où bat le cœur d monde, dans le consentement immense à divine vérité, un homme — et quel homme le souverain des chrétiens doublement chr tien par le baptême et par le sacre — s'e levé contre Dieu, et l'Eglise est ébranlée su ses bases éternelles. Dès le moment où la véri cesse d'être plus profonde en chaque con cience que la conscience elle-même, elle n'e plus solide nulle part, elle chancelle dans tou les cœurs, dans le mien, dans le vôtre. Il s'ag de tout sauver ou de tout perdre : et pou que tout soit sauvé ou perdu, c'est vous qu le sort désigne. Vous.

BENVENUTA. — Des besognes comme celle dont vous parlez sont peut-être nécessaire mais Dieu ne m'a point faite pour elles, puis qu'il m'en a inspiré l'horreur.

ALDE. — Dieu avait fait pure sainte Mar l'Egyptienne, et elle s'est livrée pour lui à plaisir des bateliers.

BENVENUTA. — Quand la nécessité de ce qu vous voulez de moi m'apparaîtrait aussi évi dente que je suis sûre d'être moi-même, je vou dirais encore : je ne puis.

ALDE. — Benvenuta, aux yeux de cette fou qui prend aujourd'hui les armes, vous êt l'âme de notre combat. Vous êtes la légen lumineuse qui s'oppose à la sombre légen de Hohenstaufen. Vous êtes la Dame de Ma toue. Beaucoup ont placé votre image sur le poitrine, pour qu'elle les guide et les protè et les assiste dans la mort.

BENVENUTA. — De cette légende qui m'a e tourée, peut-être ne suis-je pas digne.

ALDE. — Devenez digne. C'est parce qu' peuple a cru en Judith qu'elle a été Judi Soyez Judith.

BENVENUTA. — Alde, je parlerai encore Wilfrid. Un jour, donnez-moi un jour enco Donnez-lui un jour. Il n'y a donc pas da toute la cuirasse de ce cœur une place où

ents de la pitié puissent mordre ? Donnez-lui
h jour pour que je ne vous haïsse pas.

ALDE. — Votre Christ menacé, votre Christ
étiné vous appelle à son secours, et vous,
us morte que les morts, vous restez sourde
la voix qui réveilla Lazare.

BENVENUTA. — Ce n'est pas la voix dont
ous parlez que j'entends en ce moment, Alde,
ais seulement votre voix.

ALDE. — Des millions d'âmes sont en jeu.

BENVENUTA. — Dans la balance de Dieu, une
me a le même poids que toutes les autres
nsemble.

ALDE. — La plus noire, la plus corrompue.

BENVENUTA. — La plus digne d'amour, qui
le plus besoin d'amour.

ALDE. — La charité devient folle, qui dégé-
ère en tendresse pour le mal...

BENVENUTA. — Le plus grand malheur pour
me âme est d'être la proie du mal et le plus
rand malheur a besoin de la plus grande
harité.

ALDE. — ... et qui préfère à Dieu sa créature.

BENVENUTA. — Le plus grand malheur pour
ne âme est d'être loin de Dieu, et le plus
rand malheur a besoin de la plus grande cha-
ité. Si la colère de Dieu précipite en enfer
ne seule âme, je prie sa pitié de m'y faire
ussi descendre, afin de consoler cette âme et
e la ramener à lui.

ALDE. — Qui vous a chargée d'être la média-
rice entre le ciel et l'enfer ? Humiliez-vous.
crasez-vous.

BENVENUTA. — Dieu ne nous demande pas
e mépris de nous-mêmes.

ALDE. — Dieu se réserve peut-être à ceux qui
ui donnent plus qu'il ne leur a demandé.

BENVENUTA. — Croyez-vous qu'il accepte en
lon les crimes qui se servent de lui pour se
ustifier ?

ALDE. — Qui songe trop à sauver son âme la
erdra. C'est l'erreur qui vous séduit.

BENVENUTA. — Le Fils de Dieu n'est pas
nort pour ceux qui avaient raison.

ALDE. — C'est le mal qui vous fascine.

BENVENUTA. — Le Fils de Dieu est mort pour
eux qui ne le priaient pas.

ALDE. — Osez-vous, malheureuse, absoudre
e que Dieu condamne et vous croyez-vous la
orce de racheter tout ce que le sang de son
Fils n'a pas suffi à racheter ?

BENVENUTA. — La vérité que vous voulez
aire entrer dans les cœurs a la forme d'un
outeau. Quand la vérité assassine, est-elle
ncore la vérité ? Etes-vous sûr que ceux
u'elle tue portent témoignage pour elle ?

ALDE. — Du moins ils se taisent.

BENVENUTA. — Ils se taisent ? Le cri qui
nonte des prisons, des gibets, le cri qui monte
les bouches bâillonnées, vous avez l'oreille
lure, si vous ne l'entendez pas.

ALDE. — Le salut du monde est une chose
ui se paie.

BENVENUTA. — Celui dont vous défendez la
ause n'a pas dit en descendant sur la terre :
Je suis venu pour crucifier. »

Entre Pio.

PIO. — Seigneur Alde, madame Benvenuta, Pio vous salue respectueusement et se permet de vous dire qu'il conviendrait de quitter la place, car vous êtes tous deux vertueux et il faut garder entre l'amour et la vertu assez de distance pour que le spectacle de l'amour n'irrite point la vertu et pour que le regard de la vertu ne gêne point l'amour.

ALDE. — Que vient faire ici l'amour ?

PIO. — Ses sottises habituelles, sans doute. Mon maître, le seigneur de Montferrat — mon maître après Dieu et vous, seigneur Alde, — vient de rentrer au palais, avec quatre gardes. M^lle^ Amata l'attendait près de la porte.

BENVENUTA. — Amata.

PIO. — Ils montent ensemble les marches, ce qui signifie qu'ils s'arrêtent souvent, ce qu'ils ont à se dire, par mots ou par d'autres méthodes, s'accommodant mal du mouvement des pieds. Mon maître m'a envoyé en avant, pour s'assurer que la voie était libre et tout le monde au lit. Il vaudrait donc mieux...

BENVENUTA. — Partons, Alde. Partons vite.

ALDE. — Un moment. Pio, va dire au capitaine de Montferrat que cette salle est vide, et toutes portes verrouillées. Vous, Benvenuta, venez avec moi de ce côté. Nous n'y serons pas aperçus.

Pio sort.

BENVENUTA. — Que voulez-vous faire ?

ALDE. — Rien, sinon voir et entendre, et vous permettre de voir et d'entendre. Voici celui que vous aimez, Benvenuta ; voici celui que vous ne connaissez pas.

Entrent Wilfrid et Amata.

AMATA. — Suis-je donc si petite fille qu'on doive tenir un avertissement pour déraisonnable, dès lors qu'il vient de moi ?

WILFRID. — Si je pars, je ne vous verrai plus.

AMATA. — Si vous partez, vous me verrez autant qu'il vous plaira, et peut-être davantage. Car je vous suivrai, là où vous irez.

WILFRID. — Loin de votre maison, loin de votre père, loin de votre foi ?

AMATA. — Mon père est celui qui m'a fait naître : c'est par vous que j'existe. Ma maison est mon amour. Ma foi est en vous.

WILFRID. — Loin de tous les vôtres ?

AMATA. — Vous seul êtes mien.

WILFRID. — Jusqu'au delà des mers ?

AMATA. — Près de vous, je marcherai sur la mer. Loin de vous, je laisserai la terre me recouvrir.

WILFRID. — Jusque dans l'Orient, jusque chez les infidèles ?

AMATA. — Jusqu'au delà de l'Orient, jusque dans les déserts dont les infidèles ont peur.

WILFRID. — Jusqu'en enfer ?

AMATA. — L'enfer est où vous n'êtes pas.

WILFRID. — Très chère Amata. les poètes ne disent pas mieux que vous ces folies.

AMATA. — Wilfrid, mon Wilfrid, ne vous moquez pas de moi, ne jouez pas avec la mort. Partez. Partons.

WILFRID. — Vous tremblez, Amata. Vous tremblez comme une femme. Apaise-toi, petite bête inquiète. Toute l'angoisse d'un monde inexplicable et terrible enveloppe une bête, et il suffit, pour la rassurer, que se pose sur elle le calme d'une main. Je ne suis pas tout à fait aussi mort que tu le crois. J'ai encore ici quatre vieux compagnons de guerre, qui me gardent assez bien. Et les amis de ton père ne savent que décider.

AMATA. — Ils ne savent peut-être pas encore ce qu'ils veulent faire. Mais moi, je sais ce qu'ils feront.

WILFRID. — Il est vrai que c'est une grande force que d'avoir un Dieu avec soi. Mais si le danger que tu crains n'existait pas dans cette maison, il me semble que j'y perdrais mon temps.

AMATA. — Je ne vous comprends pas.

BENVENUTA, *bas*. — Elle ne comprend pas, et je comprends.

WILFRID. — Ecoute ceci, que tu comprendras. Pourquoi irais-je m'enfermer dans la citadelle, qui est triste et humide ? Ici, je suis mieux logé, je vois des visages charmants, je peux m'entretenir courtoisement à toute heure du jour avec mes ennemis mortels. S'asseoir à la table de la haine et coucher dans le lit de la haine sont les vrais plaisirs de roi.

AMATA. — Moi, je vais vous dire la cause de votre folie obstinée. Elle s'appelle Benvenuta.

WILFRID. — C'est un beau nom pour une folie.

BENVENUTA. — Alde, c'est grâce à vous que j'entends cela.

AMATA. — Faut-il que vous la désiriez ! A-t-elle été habile ! Moi qui me croyais tellement plus prompte, tellement plus prête, tellement plus semblable à vous : moi qui étais venue à vous sans entraves, sans pudeur, d'avance toute donnée ! Et elle, séparée de vous par toute la sagesse de ses sens, toute empêtrée dans sa vertu, dans son fanatisme, dans son Dieu, voilà qu'elle m'aurait devancée ?

WILFRID. — Si cela était ?

BENVENUTA. — Mon Dieu, votre aide contre cette joie !

AMATA. — L'aimez-vous ?

WILFRID. — Ne commencez pas à prononcer des mots privés de sens.

AMATA. — Wilfrid, je suis venue à vous pour offrir, et non pour demander. Mais à cette question que je vous pose, il faut pourtant que j'aie la réponse. Si vous me dites que vous aimez Benvenuta, je ne crierai pas : les cris sont laids. Je souhaiterai sans doute de vous voir mourir, de mourir, je souhaiterai qu'elle meure. Mais je suis assez forte pour la vérité, Wilfrid. Aimez-vous Benvenuta ?

WILFRID. — Je crains que vous ne parliez là un langage qui n'est pas le mien.

AMATA. — Aimez-vous Benvenuta ? M'aimez-vous ? N'aimez-vous personne ?

WILFRID. — Voilà donc venue la question qu'elles posent toutes. Celles qui se défendent, genoux serrés et dents serrées, et celles qui fondent à notre approche, toutes ouverte toutes molles dès que nous les embrassons, celles qui craignent l'homme, et celles qu l'appellent, et celles qui sont trop vierges, celles qui ne le sont plus assez, toutes elles o dans la tête cette interrogation inopportun et il suffit qu'elles entendent : oui, c'est comm l'autorisation qu'elles attendaient. Les voilà nous. Chacune sait bien, pourtant, qu'on peu aussi dire : oui à toutes les autres, qu'on dit : oui, à toutes les autres et qu'on les tromp en le disant, et qu'on se trompe soi-même. Elle ont besoin du son, non du sens. Non, Amata ces mots-là ne sont pas de mon langage. Il e trop facile, avec eux, d'obtenir d'une femm qu'elle s'abandonne et je ne me suis jamai permis cette facilité.

BENVENUTA. — Il ne l'aime pas, Alde !

AMATA. — Est-ce pour Benvenuta que vou restez ici ?

WILFRID, *la prenant dans ses bras*. — Qu t'importe Benvenuta ?

AMATA, *sans se débattre*. — Elle m'importe Répondez, ou laissez-moi.

WILFRID, *la lâchant*. — Je te laisse.

AMATA, *se jetant dans ses bras*. — Non !

WILFRID. — Alors, je vais te dire, moi, c qu'il faut me demander. Demande-moi si j'aim dans tes yeux, cette attente confiante et farou che, si j'aime entre tes lèvres cette ignoranc et cette avidité du bonheur, et la dure défens de tes dents, et cette peau qui avoue malgr toi la douceur — ta douceur de femme.

ALDE. — Regarde, Benvenuta. Regarde. E écoute.

WILFRID. — Demande-moi ce que veut to corps en ce moment, si tu l'ignores.

AMATA. — Ce qu'il veut, je le veux aussi je veux que vous le vouliez. Faites ce que bo vous semble. Restez, partez, vivez, mourez, tue les miens, aimez cent et mille autres femme mon tourmenteur, mon renégat, mon réprouv je suis à vous, je suis à vous, mais j'ai peu de Benvenuta.

WILFRID. — Crois-tu donc, petite folle, qu Benvenuta ait pour moi tant de prix ?

BENVENUTA. — Il lui ment. Il m'a dit : « J n'aime pas les femmes qui se donnent. J'aim en celles qui nous combattent violer cette pa de leur âme qu'elles veulent nous refuser. »

WILFRID. — Tu es l'enfance aux seins d femme. Qui ne te préférerait ?

BENVENUTA. — Il lui ment. Il m'a dit « Vous êtes la vierge étoilée des images, au pieds de qui rampent les dragons et les lynx.

WILFRID. — J'ai peut-être l'envie d'elle. Ma quel homme n'a pas l'envie de la femme qu' rencontre ?

BENVENUTA. — Il lui ment. Il m'a dit « Vous êtes la seule vers qui ce qu'il y a d meilleur et ce qu'il y a de pire en moi so en même temps appelé ! »

WILFRID. — Sa vertu m'irrite et cette sor de dignité qu'on aime à faire gémir sur un li

BENVENUTA. — Il lui ment. Il lui ment.

AMATA. — Encore. Encore. Dites-moi encore du mal d'elle.

WILFRID. — Elle est trop transparente. La seule tentation qu'elle donne est de savoir si un homme peut se saisir de cette propriété du ciel égarée sur la terre, en user selon son plaisir, poser la main sur elle et dire : « Maintenant, ceci est à moi. »

BENVENUTA. — Il m'a dit : « Vous êtes le visage de chair de ce que mes yeux ne savaient pas voir. »

WILFRID. — Je ne veux de mal qu'à son Dieu.

BENVENUTA. — Il m'a dit : « Ta bouche est la seule à pouvoir donner au baiser humain la douceur et le feu dont il est digne. »

WILFRID. — Maintenant, ne parlons plus d'elle.

BENVENUTA. — Il a caressé mon front et mes cheveux.

AMATA, *après un silence.* — Wilfrid, je veux venir cette nuit près de vous.

WILFRID. — Pour me garder ?

AMATA. — Et pour me perdre. A cette nuit ?

WILFRID. — A cette nuit.

Elle s'enfuit. Wilfrid remonte vers son appartement.

BENVENUTA. — Il a pris dans ses mains ma nuque et mes épaules. Il a respiré mon souffle. Il a posé ses lèvres sur mes yeux. Ses doigts ne pouvaient plus se délier de mes doigts. Il ne l'aime pas. Il m'aime. Alde, je ferai tout ce que vous voudrez, si vous me dites une fois seulement qu'il m'aime, si vous me mentez en me disant qu'il m'aime...

ALDE. — Vous pouvez empêcher qu'il la rejoigne cette nuit, qu'il la rejoigne jamais. Ecrivez-lui que vous l'attendez ce soir et que vous serez seule et qu'il faut qu'il soit seul.

BENVENUTA. — Vous ne le toucherez pas avant que je le veuille.

ALDE. — J'en fais le serment. Quand devrons-nous frapper ?

BENVENUTA. — Quand il me prendra dans ses bras.

Elle sort. Alde reste seul.

ALDE. — O mon Dieu, mon Dieu de silence à qui jamais je n'ai rien demandé, un signe, un signe, un signe ! Est-ce vous qui me guidez par la main dans les ténèbres ?

RIDEAU

ACTE IV

En scène, Alde et Pio.

ALDE. — Il a lu le message de Benvenuta ?

PIO. — Il l'a lu. Il croit la trouver ici. Il sera peut-être déçu.

ALDE. — Il vient ?

PIO. — Derrière moi.

Il disparaît. Entre Wilfrid.

ALDE. — Je vous cherchais.

WILFRID. — J'avais oublié qu'Alde veille quand les autres veillent, et veille encore quand les autres dorment. Que pourrions-nous nous dire ? Il est une faveur que vous pouvez me faire sans que Dieu vous l'impute à crime : celle de m'accorder votre absence.

ALDE. — Je nuis peut-être à celui dont vous parlez et je sers mal sa cause, en venant vous trouver ici.

WILFRID. — Regardez cette nuit, pieux Alde. Elle répand sur la ville où veillent la haine et la peur, où la mort s'apprête pour sa parade bruyante, une bénédiction éphémère et somptueuse, dont l'ironie m'est agréable. Les médiocres palais de Mantoue recueillent sur leur surface tout ce qui reste épars de lueurs dans l'espace, veuf du soleil ; ils brillent doucement comme la neige, comme le lait, comme la chair d'une femme dévêtue dans une chambre presque obscure. Mais quelle image vais-je vous proposer là ? L'obscurité nous vient du ciel. La clarté nous vient de la terre. Regardez comme cette nuit témoigne du silence de votre Dieu.

ALDE. — Illusion. Toute lumière vient d'en haut.

WILFRID. — Comme il en est une qui s'éveille dans le marbre après la mort du soleil, il en est une qui s'éveille dans l'homme au crépuscule de Dieu. Elle n'est pas pour vos yeux, sans doute. Allez donc où vos devoirs vous appellent. Ce n'est pas la robe d'une espèce de moine qu'il peut me plaire de rencontrer par une pareille nuit.

ALDE. — Ne dépensez pas votre ironie. Autant vaudrait pour vous rallier une pierre. Ne perdons pas de temps, s'il vous plaît.

WILFRID. — N'en perdons pas. A demain.

ALDE. — Vous ne me verrez pas demain. Vous ne verrez pas demain. *(Wilfrid reste silencieux.)* Vous vous croyez en sûreté dans le palais d'Ange Pozzi. Vous vous trompez. Votre mort est décidée. Votre mort est aux aguets derrière chaque porte. Bientôt, elle va venir vers vous, aussi certaine et plus prompte que le soleil du prochain matin. Vous avez reçu, ce soir, un billet de Benvenuta. Dans ce billet, elle vous promet de vous rejoindre ici même, au milieu de la nuit. Elle répond à votre... faut-il dire : amour ? Elle est prête à consentir tout ce que vous exigez d'elle. Elle vous demande seulement de renvoyer, par égard pour elle, les quatre chevaliers qui veillent à votre porte. J'ai lu le message.

WILFRID. — La chose est vraisemblabe, puisque c'est Pio qui me l'a apporté.

ALDE. — Je n'ai pas fini. Vous avez obéi à la prière de Benvenuta. Vous avez donné congé à vos gardes du corps. Ils viennent à l'instant de quitter la maison. Vous êtes notre prisonnier, seul contre nous tous. Vous pensez que vous nous avez pris nos armes. Croyez-vous que nous n'ayons pas su cacher assez de poignards pour venir à bout d'un homme seul ? Vous avez Pio pour vous aider à vous défendre.

Wilfrid fait quelques pas vers la fenêtre.

ALDE. — J'ajoute que le premier appel de vous serait pour les nôtres le signal.

WILFRID. — Faites-moi l'honneur de croire que je ne vais pas crier à l'aide. Je regarde cette admirable nuit. *(Il revient.)* Ceci serait donc une petite embuscade assaisonnée avec un grain de parjure. Chère Benvenuta !

ALDE. — Je ne vous ai pas tout dit. Ce message, Benvenuta l'a écrit sous mes yeux, et sur ma demande. Je le lui ai dicté. Vous ne me croyez pas ?

WILFRID. — Je vous crois. J'aurais voulu vous faire le plaisir d'être plus étonné que je ne suis. Avez-vous songé qu'en une seconde je pourrais vous tuer ?

ALDE. — Cela serait sans importance.

WILFRID. — En effet. *(Un silence.)* Ainsi...

ALDE. — Ainsi ?

WILFRID. — Faut-il vous rappeler que j'attends ici Benvenuta ?

ALDE. — Vous croyez qu'elle viendra ?

WILFRID. — Elle doit avoir, cette nuit, une envie de me voir au moins aussi grande que la vôtre. *(Alde reste immobile.)* Qu'attendez-vous ? Que je vous demande un confesseur ? Ne soyez pas ridicule.

ALDE, *après un autre silence.* — Voulez-vous quitter cette maison, libre ? *(Silence.)* La seule promesse que je vous demande est celle de retirer vos détachements et de nous laisser la ville. Le reste dépendra du cours de la guerre qui s'allume en Lombardie.

WILFRID. — Permettez-moi de faire part à un homme de Dieu de l'expérience d'un homme de guerre. La ville de Mantoue n'est rien. Hors de la route de l'Est, il n'y a que des marais impraticables pour les armées. Si vous me laissez prendre des positions qui commandent cette route, vous faites une grave faute militaire.

ALDE. — Je le sais.

WILFRID, *après un temps.* — Alde, vos vraies raisons sont ténébreuses, mais on peut, avec un peu d'attention, en discerner le contour. Ainsi l'épée nue de l'Ange exterminateur reculerait devant ce peu de sang à répandre. J'aime à croire qu'Alde Pozzi n'est pas à ce point indigne de sa réputation et que ses projets, mieux que ma mort, s'accommoderaient de ma honte. Vous avez voulu voir mon visage quand j'apprendrais la trahison de Benvenuta. Mon visage vous a déçu. Vous voulez encore voir le visage de Benvenuta quand elle ne me trouvera pas au rendez-vous. Autre plaisir délicat.

ALDE. — Montferrat, est-ce à moi à vous demander de gagner un peu de hauteur ? S'il faut vous l'avouer, c'est à vous aussi que je pense. Vous me gênez. Mais je ne puis me résoudre, moi qui ai pris votre mesure, à tenir pour rien ce que vous êtes.

WILFRID. — Ce que je suis ?

ALDE. — Ce que vous êtes : une grande âme perdue.

WILFRID. — Ainsi, je vous devrais la vie. Il y a sur votre offre je ne sais quel air de capitulation qui me déplaît. Pourtant...

ALDE. — Pourtant vous l'accepteriez ?

WILFRID. — Je l'accepte si je puis emmener avec moi Benvenuta comme otage.

ALDE. — Vous savez que c'est là précisément la condition à quoi je ne puis consentir.

WILFRID. — Je le sais. Mais j'avais une certaine envie de vous l'entendre dire.

ALDE. — Ne sentez-vous pas ce qu'il y a, en un tel moment, de futile dans votre insolence ? Oui, si je veux que vous partiez, c'est parce que votre départ nous sert et c'est parce qu'il me délivre. Oui, l'attachement par lequel Benvenuta s'est liée à vous m'est intolérable, et votre fuite peut l'en guérir, mieux que votre mort. Oui, j'aime Benvenuta — d'un autre amour que le vôtre, je l'espère. Mais ne voudriez-vous pas admettre qu'une force différente m'a poussé à venir vers vous ? Je ne suis qu'une bonne arme au service de l'Eglise, et une bonne arme, pour être toujours prête à frapper, ne doit pas avoir de conscience, et vous n'êtes pour cette arme qu'une cible. Mais, depuis deux heures, cette cible est devant moi, à ma portée, et je sais que je puis frapper. Il ne faudrait jamais laisser celui qui doit tuer pendant deux heures en face de celui qui doit mourir. Depuis trois ans, je ne vis que pour vous, Montferrat. La mort d'un ennemi comme vous est un peu la mort d'un frère : elle emporte avec elle une moitié du monde et nous laisse devant le vide. Je n'ai pas compris seulement que j'avais pour vous plus que de l'estime. J'ai compris que j'avais besoin de vous, Le besoin...

WILFRID. — Le besoin ?

ALDE. — Le besoin que toute âme un peu noble a de son contraire.

WILFRID, *après un silence.* — Qui m'aurait fait prévoir que vous me diriez un jour un mot qui me toucherait ?

ALDE. — Montferrat, je vous demande de m'épargner un acte devant lequel je ne puis reculer.

WILFRID. — Mais vous êtes donc tous liés ensemble, acharnés ensemble : Ange Pozzi et son humanité ; Guido, si généreux, mon frère d'armes ; Amata qui m'aime ; Benvenuta qui m'aime ; vous maintenant. Tous ligués contre moi. Tous cramponnés à moi. Ils veulent mon salut dans le ciel, ils veulent mon salut sur la terre. Le désert, le désert ! Qui me délivrera des gens de bien et de leur conjuration haras-

sante ? Que Dieu a d'alliés sur la terre, obstinés, obsédants ! Tous vos efforts sont inutiles, Alde. Je vous prie à mon tour, je vous prie de me laisser aller jusqu'au bout sur la route que j'ai choisie.

ALDE. — Elle mène à la mort.

WILFRID. — Elle mène à l'enfer. Ne comptez pas sur ma fatigue.

ALDE. — Pour Benvenuta...

WILFRID. — Ne comptez pas sur ma pitié.

Alde sort. Wilfrid reste seul.

WILFRID. — Tout est donc en ordre. Benvenuta, vous êtes une rude adversaire. Ai-je peur ? Ai-je peur ? Etrange force de l'esprit ! La chair tremble au moment de perdre une vie d'une brièveté ridicule, et l'âme — l'âme, Benvenuta, l'âme, pieux Alde — l'âme reste intrépide à l'instant de faire le sacrifice de son éternité. Amours de la chair, mort de la chair, que vous êtes peu de chose ! Tu ne peux fuir, Wilfrid, vieux camarade, la dernière issue est fermée, tu l'as fermée de tes mains, tu as mis autour de toi un cercle de poignards nus pour te protéger de toi-même, tu ne peux plus cesser de vouloir ce que tu as voulu. L'ombre est toute fleurie de poignards. Et voici Pio au bord de l'ombre qui vient à pas de loup pour savoir ce qui se passe et faire son dernier rapport. Pio ! Ici Pio !

PIO. — Seigneur Wilfrid, je faisais un tour dans la maison, pour m'assurer que tous ces affreux Guelfes étaient bien au lit. Tout est tranquille, et vous pouvez sans rien craindre attendre la demoiselle.

WILFRID. — Admirable Pio, serviteur fidèle, qui n'ose aller dormir quand son maître est en danger, qui fait seul sa ronde dans cette sombre maison, pleine de haine, pour veiller sur ma sûreté. Par quelle humilité donnais-tu donc à croire que tu étais lâche ? Tu es le courage même, Pio, le courage et la loyauté. Mon ami, mon seul ami.

PIO. — Votre Seigneurie m'honore.

WILFRID. — Tu donnerais ta vie pour moi, Pio.

PIO. — Je ne le désire pas sans nécessité. Mais s'il le fallait, ce serait une grande joie pour moi, seigneur Wilfrid, une joie un peu douloureuse, mais oui, vraiment une joie.

WILFRID. — Le moment est peut-être venu.

PIO. — Votre Seigneurie plaisante.

WILFRID. — Non pas de la manière que tu crois. Tu as peut-être mal fait ta ronde, Pio. Tu pouvais rêver, composer des poèmes, voler sur l'aile lunatique des songes, pourvu des privilèges des elfes, des anges, des chauves-souris. Si tu t'étais trompé ? S'il y avait quelque part entre ces murs un péril que tu ignores ? Prends ce manteau.

Il lui jette sur les épaules le manteau de l'ordre.

PIO. — Votre manteau !

WILFRID. — Tu es prêt à donner ta vie pour moi, cher Pio. Je t'en offre le risque. Les bourgeois de Mantoue et les serviteurs de Pozzi ne m'inspirent pas confiance. Je suis, dans ce palais peuplé d'ennemis, seul et sans escorte. L'occasion pourrait leur paraître belle. Pour ton bonheur et pour le mien, la maison est obscure. S'ils décident de frapper, les coups seront pour toi.

PIO. — Seigneur, ils vont m'assassiner !

WILFRID. — Comment t'assassineraient-ils ? Ils dorment. Tu l'as dit. Ils dorment.

PIO. — Au nom de la sainte Madone, cessez de vous moquer de moi. Ils peuvent se réveiller !

WILFRID. — Courage, Pio. Nous allons gagner la porte. Marche devant moi.

PIO. — Bien-aimé seigneur, écoutez-moi ; je n'ai pas pu voir tous les recoins de cette épouvantable maison. Il y a peut-être bien un ou deux assassins qui rôdent par là !

WILFRID. — Un ou deux assassins. On bute sur les assassins à chaque pas. On marche sur les assassins. Tu as fait le compte des assassins. Tu as leur monnaie dans tes poches. Qui sont-ils ?

Il l'étrangle presque.

PIO. — Grâce, seigneur Wilfrid. Il y a... Il y a le seigneur Alde, le seigneur Barbarossa, le seigneur Malaspina, le seigneur Ange Pozzi, huit serviteurs armés. Les autres gardent les portes. J'aurais dû vous le dire. Dieu m'est témoin que je voulais vous le dire. Ils m'ont menacé de tortures horribles. Ah ! comment ai-je pu leur obéir ? Je ne suis pas courageux, mon cher seigneur.

WILFRID. — Assez. Combien t'ont-ils donné ?

PIO. — Je vous jure sur le tombeau du Sauveur du monde...

WILFRID, *il tire son épée.* — Combien ?

PIO, *il laisse tomber la bourse par terre.* — Cinquante ducats.

WILFRID. — Cinquante ducats ! Ils paient ma mort plus cher que ne fut payée la mort de leur Dieu. Brave traître, tu fais honnêtement ton métier de traître ! Tu sais bien qu'on fait plus riche fortune à servir Dieu qu'à le combattre ! Cinquante ducats : leur Judas était près de toi un bien médiocre homme d'affaires. Allons, j'ai pour toi une autre récompense.

PIO, *il tombe à genoux.* — Pitié. Par tout ce que vous vénérez...

WILFRID. — Je ne vénère rien.

PIO. — Par tout ce que vous aimez...

WILFRID. — Je n'aime rien.

PIO. — Pitié ! Ne me tuez pas !

WILFRID. — Tu me plais ainsi, Pio, tu me donnes un des derniers spectacles intéressants de ce monde. A genoux. Reste à genoux. A genoux dans le manteau de chevalerie. Toute l'abjection humaine dans ce vêtement profané. J'ai été à genoux comme toi dans ce manteau, Pio, pour les trois vœux de l'ordre. Je t'arme chevalier. *(Il le frappe du plat de son épée.)* Je te fais le plus noble des chevaliers porte-glaive. Chevalier ! Chevalier ! Chevalier ! *(Il le frappe.)* Prononce des vœux pareils à toi.

Dérision ! Dérision ! Miel de cette minute immortelle.

PIO. — Seigneur Wilfrid, mon âme est bien coupable ; mais mon corps est innocent, et c'est à lui que vous faites mal ! Ah ! pauvres épaules innocentes, pauvres reins innocents ! Ah ! si j'ai commis un crime, tuez mon crime, et non moi !

WILFRID. — Dieu de Pio, regarde celui que tu as fait à ton image. Regarde-toi dans le miroir de ta création. Es-tu satisfait comme au septième jour ? Est-ce que Pio te ressemble ? Vas-tu prier, Pio ?

PIO. — Je ne puis.

WILFRID, *il le frappe.* — Prie.

PIO. — Ne frappez plus ! « Père du Ciel et de la terre... »

WILFRID. — Entends-tu, vieux roi des nuages à l'oreille dure ? Entends-tu ? Tout le rebut du monde ose t'appeler Père. Prie, Pio !

PIO. — Père du Ciel et de la terre, veuillez songer que l'homme est bien faible pour les douleurs de ce monde, aidez-le pour qu'il les supporte avec patience, pardonnez à ceux qui nous font du mal comme nous voudrions leur pardonner, et délivrez-nous de la peur de la mort.

WILFRID. — Assez. Qu'est-ce que cela ?

PIO. — Une prière que j'ai inventée. Maintenant tuez-moi vite.

WILFRID. — Où as-tu pris l'idée que je voulais te tuer, imbécile ? Debout maintenant, lève-toi, et retourne vers les tiens. *(Pio se lève et se sauve.)* Tu oublies ta bourse. *(Il la lui jette, puis va vers la fenêtre et élève son épée.)* Je me croyais seul. Je ne l'étais pas encore. Il me restait celle-ci. Vieille, vieille amie, meurtrière sans péché, fidélité sans conscience, pur métal que le sang des hommes n'a pu salir. Comme tu brilles doucement ! Quelques étoiles au fond du ciel et voilà que ton acier nu s'anime d'une rosée de lumière. Va maintenant, va faire le bonheur d'un de ces bourgeois de Mantoue qui rêvent ce soir de bataille. Je n'ai plus besoin de toi. *(Il jette l'épée par la fenêtre.)* Dieu d'Alde, Dieu de Benvenuta, s'il me plaît, à moi, d'être damné ? *(Un silence.)* Me voici devant vous tel que j'ai souhaité d'être. Sans secours et sans armes. Dans ce monde agenouillé qui quête votre amour, je vous attends debout et ne vous aime pas. Votre Fils cria vers vous, à ce qu'on dit, avant de quitter la condition des hommes pour rejoindre votre confortable éternité. Je ne crie pas vers vous. Vous avez goûté par ce Fils à la douleur du monde et ne l'avez pas trouvée trop amère. Qu'une fois au moins, sans votre aide, et contre vous, la fragilité d'un vivant assume toute seule, et pour son compte, la faute et la punition, refuse le pardon, l'espoir et la prière, et ainsi vous enseigne ce dont la créature peut instruire son créateur. Quoi que vous fassiez de moi, je puis vous dire : je l'ai voulu. Je ferai rayonner ma honte au point que votre gloire en sera ternie. Je suis rendu à cette limite vers laquelle j'ai si longtemps marché sans la connaître. Je suis au sommet sublime de la liberté humaine, et voici que vient à moi, pour m'y rejoindre, la femme que je vous prends.

Entre Benvenuta.

BENVENUTA, *comme Wifrid va vers elle.* — N'approche pas !

Un temps.

WILFRID. — Tu ne le veux pas ? Tu en es sûre ?

BENVENUTA. — Où est ton épée ? N'approche pas. Pas encore, reste là où tu es. Cloué comme sur sa croix le crucifié. Quelles larmes, quelles larmes eût versées Madeleine sur les mains du Fils de Dieu si de ses propres mains elle les eût clouées ? Je n'ai pas de larmes. Je suis heureuse. Car tu es là dans mon regard, prisonnier de mon regard, toi l'insaisissable. J'ai été la plus forte. Voici notre royaume, voici le jardin enchanté des magiciennes d'Orient : une haie d'assassins y garde ma conquête. Tu es à moi, maintenant et à jamais.

WILFRID. — Pieds et poings liés.

BENVENUTA. — Je t'ai livré. Je te fais horreur.

WILFRID. — Il me semble que je t'admire. Nous voici assez loin de Dieu.

BENVENUTA. — Ce n'est pas le moment de railler. Je t'ai livré à Dieu.

WILFRID. — Ce n'est pas le moment de mentir. Dieu n'est pour rien dans l'affaire. Avant que tu prennes ma vie, je prendrai, moi, la vérité sans pudeur et sans masque, et tu diras pourquoi tu as fait cela.

Il va vers elle.

BENVENUTA, *reculant.* — Arrête-toi. Ces trois pas, ces trois pas intolérables, c'est toute la distance entre toi et ta mort. C'est tout ce qui me reste. Tu ne comprends donc pas qu'il me fallait donner à Dieu le gain de la partie ?

WILFRID. — Ton Dieu est un rude athlète. Il ne te lâche pas encore. Nous allons donc voir de ses bras ou des miens ceux qui te tiennent le mieux.

BENVENUTA. — Tu meurs si tu me touches ! Je suis l'arche des Hébreux, l'idole des païens qui rayonne de foudre. Mon corps n'est pas de ceux que tu as caressés, saccagés pour leur plaisir et leur misère. Mon corps n'est pas celui d'Amata.

WILFRID. — Amata ?

BENVENUTA. — Oui, Amata.

WILFRID. — Et tu osais parler de Dieu !

BENVENUTA. — J'étais jalouse de ton âme. Et c'est l'amour le plus jaloux, et c'est l'amour le plus terrible. *(Elle tombe à genoux.)* Mon Dieu, il veut m'entraîner avec lui, il est trop fort pour moi trop faible. Ne m'abandonnez pas ! Vous me voyez au pied de ce grand refus de Vous qui est fait de misère humaine, de cette angoisse infinie qui est au fond de tout mal. Si celui qui est devant moi est l'ange révolté qui s'est levé contre vous aux premiers

ours du monde, je vous prie pour cet ange fin que vous lui pardonniez.

WILFRID. — Tu mens, tu mens encore ; rends garde, tu mens jusque dans la prière. Entre ton ciel et moi, que choisis-tu ?

BENVENUTA. — L'Enfer avec toi, l'Enfer sans oi si Dieu dans sa pitié veut que je donne non âme pour la tienne.

WILFRID. — Celle que tu es, tu vas maintenant la connaître. *(Dans toute la fin de cette cène, il ne touchera pas Benvenuta,)* Tu es elle que je désire et qui désire que je la désire, t qui m'attend, et je viens vers toi et tu le eux.

BENVENUTA. — Mon âme, mon âme seule ttachée à cette âme, attachée à cette âme qui eut se perdre, attachée dans la mort et dans 'éternité.

WILFRID, *de même.* — Mon bras entoure ton paule, et doucement il te relève.

BENVENUTA, *toujours à genoux.* — Doux Christ, Christ puissant, Christ qui marchiez ur les eaux...

WILFRID. — Ma main caresse ton visage et ueille tes larmes au bord de tes cils, et le comble et le pacifie.

BENVENUTA. — Christ bafoué, Christ cloué, Christ troué...

WILFRID. — Tes yeux ne regardent plus le ciel. Mes yeux dans tes yeux sont plus grands que le ciel.

BENVENUTA. — Christ vivant, Christ vivant du troisième jour ! Ne me laissez pas !

WILFRID. — Tes mains ne prient plus. Je délace les doigts de tes mains jointes et je les pose sur ma poitrine.

BENVENUTA. — Mon Dieu, ayez pitié de lui.

WILFRID. — Tes genoux ne prient plus. Tes doux genoux, tes durs genoux. Je caresse tes genoux.

BENVENUTA. — Mon Dieu, ayez pitié de lui !

WILFRID. — Ta bouche ne prie plus. Elle s'offre à la mienne. Elle s'ouvre à la mienne.

BENVENUTA. — Mon Dieu, ayez pitié de moi !

WILFRID. — Tes genoux sont prisonniers. Prisonnières tes mains, ta bouche. Prisonnier ton regard. Tu n'es plus que les vagues muettes de cette grande vie qui engloutit doucement l'âme comme une mer. Ton corps tout entier se joint au mien et s'abandonne à une faiblesse invincible.

BENVENUTA. — Il n'y a donc plus qu'eux au monde ?

WILFRID. — Ma main remonte le long de ton corps. Elle touche l'agrafe de ta robe. Voici l'épaule délivrée. Voici le sein qui respire et que je respire. Ton corps se dévêt doucement de son Dieu.

BENVENUTA. — Wilfrid, aie pitié de moi !

WILFRID. — Ton corps s'alourdit, il se ploie, il se penche vers la terre. Il se penche vers le mal qui nous attend. Il me résistait, et maintenant il m'appelle.

BENVENUTA. — Wilfrid !

WILFRID. — Nous sommes joints, et tu t'ouvres à un bonheur qui te mord comme une blessure, et tu es pénétrée de ce feu où le plaisir se noue à la souffrance et la faute à la faute, et l'âme à la chair misérable où la femme pour l'homme et l'homme pour la femme crient ensemble cette plainte sans mots qui est le chant de leur bonheur condamné. Dieu nous regarde et nous ne le regardons plus.

BENVENUTA. — Wilfrid, m'aimes-tu ?

WILFRID. — ... Et tu te sens ravagée par la joie de te perdre, et tu désespères, car tu sais maintenant que le sang de ton Christ a été répandu en vain...

BENVENUTA. — Wilfrid, m'aimes-tu ?

WILFRID. — ... et tu m'acceptes dans la honte de la chair.

Entre Amata.

AMATA. — Wilfrid, vous vous perdez ! Elle vous a trahi. Les autres sont là, derrière les piliers, dans l'ombre des portes. Ils vous cernent. J'en ai frappé un dans le dos. Moi aussi j'avais un poignard. Le chemin est libre de ce côté. Courez.

WILFRID. — Trop tard. Voici les assassins de Dieu.

Plusieurs hommes apparaissent. Flambeaux. Entrent Malaspina, Barbarossa, Ange, Alde, Guido et Pio.

MALASPINA, *frappant.* — Mort au renégat.

ALDE, *frappant.* — Mort au réprouvé.

BARBAROSSA, *frappant.* — Mort au damnateur.

AMATA, *se jetant devant des coups.* — Moi ! Moi ! Moi aussi !

Wilfrid tombe. Amata est maîtrisée par Guido.

BENVENUTA. — Wilfrid, m'aimes-tu ?

WILFRID. — Je ne t'aime pas, mon amour.

Il meurt.

PIO, *poussant du pied le corps.* — Sale mécréant ! Te voilà beau !

ALDE, *à Pio.* — Va te cacher : Dieu préfère peut-être, à ceux qui le servent avec bassesse, ceux qui le combattent avec grandeur. *(Il regarde le corps de Wilfrid.)* Cela était nécessaire. Benvenuta, je croirai que Dieu me pardonne, si vous me pardonnez.

BENVENUTA, *se relevant, avec une extrême douceur.* — Ni maintenant, ni demain, ni à l'heure de ma mort, ni dans ce monde, ni dans l'autre.

ALDE, *après un silence, se retournant vers les autres.* — Soldats du Christ, chassons les hommes de Montferrat de Mantoue, chassons-les de la citadelle. Demain, nous joindrons avec nos forces les forces de la Chrétienté entière en marche vers l'Orient. Prenez la Croix. Prenez la Croix. Dieu le veut.

ANGE. — Dieu le veut.

MALASPINA. — Dieu le veut.

BARBAROSSA. — Dieu le veut.

ALDE. — Noël à Bethléem !

AGLAE

Comédie en un acte
d'André RANSAN

Cette pièce à été créée à Monte-Carlo, le 26 Octobre 1951, par le Centre Dramatique Méditerranéen (Fondateur : Jean MERCURY) sous le patronage de Marcel PAGNOL, de l'Académie française, dans une mise en scène de Jacques VALOIS et avec la distribution suivante : Jacques VALOIS (Eugène), Jacques ANQUETIL (Gaston), Jeannette CHOISY (Aglaé)

Le rideau se lève sur un salon d'aspect modeste, arrangé toutefois avec goût. La scène est vide. Un temps. Puis Aglaé, forte et avantageuse personne, au teint coloré, à l'allure décidée, traverse le salon en courant et va ouvrir la porte du fond donnant sur un vestibule. Elle reste dans l'embrasure de la porte d'où elle parle à Eugène qui rentre et qu'on ne voit pas encore. Dès le début, le ton de la voix d'Aglaé est posé une fois pour toutes : doux, enveloppant, mielleux, ce miel avec lequel on attrape les mouches.

Aglaé. — C'est toi, mon biquet ? Ah ! je commençais à être inquiète. D'où viens-tu ? Du café, je parie... Oh ! bien sûr, tu ne l'avoueras pas, grand polisson... Crois-tu, quel temps affreux ! Tu n'as pas les pieds mouillés, au moins ? Tu t'enrhumes si facilement par là... Que s'est-il passé, mon bichou ? On t'a retenu à ton bureau... Et moi qui trouve toujours le temps si long loin de toi !... Comment, tu n'avais pas mis ton cache-nez par un froid pareil ? Gros vilain ! Tu mériterais que je ne t'embrasse pas pour la peine... *(Eugène paraît, il est rond, joufflu, bonasse, l'air un peu ennuyé. Aglaé, attendrie, le prend dans ses bras.)* Mais toute la peine serait pour moi, bien entendu. *(Elle l'embrasse, le presse sur son cœur et, soudain, onctueuse et insinuante :)* C'est bien vrai, ça, que tu ne viens pas du café ? *(Pour toute réponse, Eugène ouvre la bouche et fait : « Ha ! ». Aglaé, satisfaite :)* A la bonne heure ! Tu es la sagesse même. Aussi, pour ta récompense, voilà tes pantoufles. Elles sont toutes chaudes.

Eugène. — Ah ! mais non...

Aglaé. — Comment, non ?

Eugène. — C'est ce soir samedi.

Aglaé. — Alors ?

Eugène. — Nous allons au cinéma avec Gaston et Valentine.

Aglaé. — Ah ! mon Dieu, c'est vrai, où ai-je la tête ?

Eugène. — Il y a un très beau programme.

Aglaé. — Sans doute... mais je pensais que ce soir, avec le temps qu'il fait...

Eugène. — Tu ne voulais pas sortir ?

Aglaé. — Mais si, ça te fait tellement plaisir ton cinéma. *(Elle l'embrasse.)* Et tu penses bien que pour rien au monde, je ne voudrais t'en priver.

Eugène, *tout de suite conciliant.* — Oh ! s'il

e fallait je m'en passerais, pour une fois, tu sais.

AGLAÉ. — Tu ferais ça pour moi ?

EUGÈNE. — Ce n'est pas grand chose.

AGLAÉ. — Tu es gentil. *(Elle l'embrasse.)* Mais ne crains rien, va, nous irons tout de même. *(Appuyant, sur un ton de légère ironie :)* Avec Gaston et Valentine, comme d'habitude.

EUGÈNE. — Tu ne les aimes pas beaucoup, hein ?

AGLAÉ. — Qui cela ?

EUGÈNE. — Gaston et Valentine.

AGLAÉ. — Oh ! qu'est-ce qui peut te faire penser ça ? Ils sont ce qu'ils sont, bien sûr. Pas étourdissants... Mais enfin...

EUGÈNE. — Ils ne te sont pas très sympathiques.

AGLAÉ. — C'est beaucoup dire... Mais il est évident que la sympathie est une chose qui ne se commande pas.

EUGÈNE. — Je le reconnais... et si tu veux que nous les fréquentions moins...

AGLAÉ. — Oh ! il n'est pas question de ça... Je sais bien que tu y tiens à ton petit Gaston.

EUGÈNE. — Je n'ai guère que lui comme ami.

AGLAÉ. — C'est bien ce que je te reproche. Tu es intelligent, tu es instruit et il me semble que tu pourrais... Enfin, ce que j'en dis là... Je ne voudrais pas te contrarier, mon gros Loulou...

EUGÈNE. — Je ferai ce que tu voudras.

AGLAÉ. — Mais non, tu sais bien que c'est toujours moi qui fais ce que tu veux

Elle l'embrasse.

EUGÈNE, *après un temps d'hésitation.* — Alors, tu veux bien ?

AGLAÉ. — Quoi, mon lapin ?

EUGÈNE. — Voyons, Glé, tu m'avais promis d'y penser.

AGLAÉ. — Je t'assure, je ne me souviens pas.

EUGÈNE. — Mon poste de radio.

AGLAÉ. — Oh ! le mignonnet, il n'oublie pas, allez ! Mais bien sûr que tu l'auras, ton poste de radio. Tu le désires depuis si longtemps !

EUGÈNE. — Tu es bonne, Glé.

AGLAÉ. — Ah ! seulement, j'attire ton attention... Toi qui aimes le recueillement, le silence, ça fait parfois un peu de bruit.

EUGÈNE. — Ça dépend... ça se règle. Ne crains rien, va, tu ne l'entendras presque pas.

AGLAÉ. — Je ne dis pas ça pour moi, mon chéri, et même si ça me dérangeait, je n'hésiterais pas à faire un petit sacrifice, du moment que ça te fait plaisir.

EUGÈNE. — Je sais, Glé, je sais.

AGLAÉ. — Allons, c'est moi qui te l'achéterai avec mes économies. Là, es-tu content ? *(Elle l'embrasse.)* Je reviens. Je te prépare une surprise pour ton dessert. *(Fausse sortie.)* Un de ces desserts qu'on aime digérer doucement au coin du feu, un livre à la main... surtout un soir de pluie.

EUGÈNE, *résigné.* — Tu as raison, Glé. Ne sortons pas ce soir.

AGLAÉ. — Que tu es raisonnable, mon tourtereau ! Donne un prétexte à Gaston... Dis que j'ai des névralgies.

EUGÈNE. — On le dit chaque fois.

AGLAÉ. — Ça peut être chronique.

EUGÈNE. — Alors, va pour la névralgie.

AGLAÉ. — Tu es adorable. *(L'embrassant :)* Il n'y a pas deux maris comme toi sur la terre.

EUGÈNE, *modestement.* — Oh !

Elle sort. Mélancoliquement, il se déchausse. Aglaé revient, un papier et un crayon à la main.

AGLAÉ. — Mon pauvre amour, je suis en train de faire mes comptes. C'est affreux. Tu sais que les postes de radio sont devenus hors de prix... et justement, ce mois-ci, avec l'augmentation du loyer, du gaz, des impôts, de l'alimentation, du chauffage, des transports...

EUGÈNE, *navré, et pourtant résigné d'avance.* — Oui, oui... Alors, que veux-tu, attendons.

AGLAÉ. — Si tu savais, mon chérubin, comme je suis désolée... J'étais si heureuse de te rendre heureux... Ah ! que je voudrais pouvoir te donner une compensation. Demande, chéri, n'importe quoi.

EUGÈNE. — Vrai ?

AGLAÉ. — C'est accepté d'avance.

EUGÈNE. — Moi qui hésitais à t'en reparler...

AGLAÉ. — De quoi donc ?

EUGÈNE. — De la proposition du bureau, tu sais, pour les voyages...

AGLAÉ, *cachant sa contrariété.* — On te l'a refaite ?

EUGÈNE. — Aujourd'hui même.

AGLAÉ. — Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

EUGÈNE. — J'avais l'impression que la perspective de ces voyages te déplaisait.

AGLAÉ. — Quelle idée, mon coco ! J'estime, au contraire, que ce serait pour toi un bel avancement.

EUGÈNE. — Ah ! tu trouves ?

AGLAÉ. — Oh ! Mais bien de la fatigue, assurément.

EUGÈNE. — Je suis encore assez robuste.

AGLAÉ. — Parce que je te surveille, que je prends mille précautions. Tu as accepté ?

EUGÈNE. — Oh ! non, j'ai dit que je t'en parlerais.

AGLAÉ. — Tu pouvais prendre la décision toi-même.

EUGÈNE. — Je sais que tu n'aimes pas rester seule et que mes absences te seraient pénibles...

AGLAÉ. — Ne te préoccupe donc pas toujours de moi. Tu finirais par me faire passer pour une égoïste. Je reconnais que tu ne respires pas un air très sain, dans ton bureau.

EUGÈNE. — Tu peux le dire.

AGLAÉ. — Oh ! ne t'illusionnes pas, la route a ses dangers. Il est vrai qu'en revanche les voyages ont du charme, on voit du pays, et si c'est une affaire de distraction... Réfléchis, mon pigeon, et décide toi-même. Je ne veux t'influencer en aucune façon.

On sonne.

EUGÈNE. — C'est Gaston.

AGLAÉ. — Reçois-le.

EUGÈNE. — Alors, je lui dis que nous irons samedi prochain ?

AGLAÉ. — Oui... Ne t'engage pas.

Elle sort. Il va ouvrir et revient avec Gaston.

GASTON. — Crois-tu, hein, quel froid !

EUGÈNE. — Ah ! un rude hiver. Aglaé a une de ces névralgies...

GASTON. — Ah ! oui... la névralgie du samedi, quand elle ne veut pas sortir.

EUGÈNE. — Je t'assure, mon vieux, qu'elle est assez mal en point... Tiens, la voilà.

Aglaé revient.

AGLAÉ. — Bonjour, Gaston. Comment va Valentine ?

GASTON. — Pas très bien. Elle a attrapé une de ces névralgies...

AGLAÉ. — Elle aussi.

GASTON. — Ça court beaucoup en ce moment. C'est contagieux. Seulement, elle, ça ne l'empêche pas de sortir.

AGLAÉ. — Moi, je reste chez moi. Je suis moins courageuse.

GASTON. — Vous êtes plus sage.

AGLAÉ. — Et vous qui ne l'êtes pas du tout, vous prendrez bien un petit verre de porto, Gaston.

GASTON. — Mon Dieu, par ce temps...

EUGÈNE, *riant*. — Plutôt deux !

Elle sort.

GASTON. — A part ça, rien de neuf ?

EUGÈNE. — Si, je vais voyager.

GASTON, *surpris*. — Toi ?

EUGÈNE. — Mais oui, moi ? Ça t'étonne ?

GASTON. — Ma foi, tu es le plus beau type de sédentaire que la terre ait jamais porté... Tiens, fume-moi ça, c'est du bon.

Il lui donne un cigare. Eugène l'allume.

EUGÈNE. — Mon vieux, il s'agit de vouloir, de faire un petit effort. Je le ferai. Tu ne soupçonnes pas toute l'énergie qu'il y a en moi.

GASTON, *ironique*. — Ah ! pour ça, tu sais la cacher.

EUGÈNE. — Tu me verras à l'œuvre. Quand je veux...

Aglaé rentre avec le porto.

AGLAÉ. — Eugène, tu n'y penses pas. Un cigare !

EUGÈNE. — C'est vrai, tu ne le supportes pas.

AGLAÉ. — C'est toi, mon chéri. Vous pouvez fumer, Gaston. C'est à Eugène que c'est défendu, et il est comme un gosse, il faut toujours être après. Allons, encore une bouffée... là... Est-il mignon !

Elle l'embrasse, lui prend le cigare et va le porter dans un cendrier, sur la cheminée.

GASTON, *ironique*. — Crois-tu qu'on te gâte, hein ?

AGLAÉ. — Il ne sait même pas le reconnaître, l'ingrat ! *(A Eugène tout en versant le porto :)* Allons, une larme pour toi... Ça réchauffe. *(Elle lui en remplit un demi-verre.)* Oh ! mais non, suis-je folle ! Tu avais de la tension, il y a trois jours. *(Elle lui reprend le verre.)* C'est pour ton bien, mon chéri.

GASTON, *ironique*. — Bien sûr, voyons.

AGLAÉ. — Ah ! qu'il est peu raisonnable !

GASTON, *de même*. — Je l'ai toujours connu comme ça.

AGLAÉ. — Et il voudrait entreprendre des voyages !

GASTON, *de même*. — Non !

AGLAÉ. — Vous voyez ça d'ici ! L'alcool et le tabac lui sont défendus...

GASTON, *de même*. — Et il va boire et fumer continuellement !

AGLAÉ. — Je ne vous l'ai pas fait dire. Dans quel état va-t-il me revenir ! J'en frémis à l'avance.

EUGÈNE, *ennuyé*. — Si tu dois te tourmenter...

AGLAÉ. — Mais non, mon chéri, je pense à toi, simplement... Il faut pourtant que tu les fasses, ces voyages... Mais tu sais combien je suis nerveuse... Je ne tiendrai plus en place, je serai dans une inquiétude folle... Je ne vivrai plus !

EUGÈNE. — Dans ce cas, je ne pars pas.

AGLAÉ. — Oh ! mais si, je t'en supplie ; va... Je m'en voudrais trop de te priver de ce plaisir...

EUGÈNE. — Ce n'est plus un plaisir, si tu dois en souffrir...

AGLAÉ. — Je me dominerai...

EUGÈNE. — ... en tomber malade, peut-être.

AGLAÉ. — Tu n'en sauras rien.

EUGÈNE. — Je reste.

AGLAÉ. — Qu'il est bon ! Ah ! il y tient à sa Glé.

GASTON. — C'est que pour retrouver la même...

AGLAÉ, *à Eugène*. — Pourtant, mon chéri, avant de te décider, réfléchis bien. Ne t'inquiète surtout pas de moi... Ne pense qu'à ton avenir... Il n'y a que ça qui compte. *(A Gaston :)* Excusez-moi, Gaston, j'ai un entremets sur le feu.

GASTON. — Je vous en prie.

Elle sort. Gaston éclate de rire.

EUGÈNE. — Pourquoi ris-tu ?

GASTON. — Parce que ça n'a pas changé, quoi !

EUGÈNE. — Qu'est-ce qui n'a pas changé ?

GASTON. — Ta situation conjugale. Elle continue à te mener en laisse comme un petit toutou.

EUGÈNE, *protestant doucement*. — Mener en laisse...

GASTON. — Oh ! sans en avoir l'air, bien entendu. Elle est même si habile qu'elle en arrive à te donner l'illusion que c'est elle qui te cède toujours.

EUGÈNE. — Qu'est-ce que tu vas chercher !

GASTON. — Ne fais donc pas l'innocent. Tu connais bien sa manière... Aimable, souriante, avec sa voix de miel, elle offre, elle donne, elle prodigue sans compter. Elle vole au-devant des désirs, elle distribue les faveurs et les grâces. Elle est toute gentillesse et générosité, et elle se fait à ce point si suave, si séduisante et désintéressée, qu'elle en laisse son interlocuteur attendri de gratitude et d'admiration... Et c'est alors que, doucement, sans bruit, par une sorte de mouvement tournant digne des plus grands stratèges, elle revient soudain à l'improviste, et, profitant à la fois de l'amollissement de l'adversaire et de la surprise que provoque ce retour imprévu, toujours aimable, souriante, avec sa voix de miel, elle reprend en un tournemain ce qu'elle avait abandonné une minute avant.

EUGÈNE. — Oh ! vraiment, tu juges Aglaé...

GASTON. — A sa juste valeur ! C'est toi qui la mésestimes. Elle est d'une force incomparable, et d'autant plus forte que, précisément, elle donne l'impression d'être faible. C'est très malin. Tiens, l'histoire du cigare et du porto — qui, entre nous, ne t'ont jamais fait de mal — est une vivante illustration de sa manière... « Allons, encore une bouffée... une larme... » et au moment de tirer la bouffée, de savourer la larme, hop là ! elle t'enlève le tout avec une adresse charmante, ajoutant, sur un ton de délicieux cynisme : « C'est pour ton bien, mon chéri... » Le plus drôle, c'est que tu le crois.

EUGÈNE. — Mon vieux...

GASTON. — Mais oui, tu le crois. Tes voyages ? Même méthode. Il est évident que ça ne pourrait que te dégourdir et te faire du bien. Et elle t'y engage, elle t'y pousse, elle t'en supplie même... Mais à peine es-tu monté dans le train qu'elle te crie : « Je suis heureuse que tu ailles te promener, mon amour, mais je te préviens que j'en mourrai ! » Alors toi, naturellement, bien que le train soit déjà en marche, tu redescends en vitesse, au risque de te casser la figure. Ça se comprend : tu veux bien aller prendre l'air, mais tu ne veux pas tuer ta femme !

EUGÈNE. — Je t'assure qu'Aglaé...

GASTON. — Aglaé ? C'est l'araignée qui tisse artistement sa toile pour mieux prendre la mouche à la première occasion. Oh ! elle ne fait pas de bruit, l'araignée, et elle attend si patiemment sa victime ! La mouche, en apercevant la toile, doit s'écrier : « Quelle merveille ! Quel chef-d'œuvre ! », de même que tu te dis en écoutant Aglaé : « La brave femme ! » Et comme la mouche, tu te précipites dans le piège.

EUGÈNE. — Allons, Aglaé n'est pas méchante.

GASTON. — J'en suis sûr. Elle est autoritaire, tout simplement.

EUGÈNE. — Autoritaire ?

GASTON. — Ça t'étonne, hein ? Parbleu ! Le plus clairvoyant s'y tromperait. Mais tu peux me croire : sa manière est une des formes les plus subtiles et les plus hyprocrites de l'autorité. Aglaé est un tyran qui ne veut pas le paraître, c'est un despote qui ne veut pas dire son nom. Assoiffée de domination et d'absolutisme, elle arbore avec astuce les couleurs candides du libéralisme. Elle s'arroge les pleins pouvoirs et feint une généreuse impuissance. C'est l'oppression qui hurle à la liberté. C'est l'orgueil sous les traits de l'humilité. C'est le démon qui prend le visage de l'ange.

EUGÈNE. — Tu exagères.

GASTON. — Beaucoup moins que toi. Pauvre Eugène ! A cette politique de la main de fer dans un gant de velours, il faudrait opposer le roc ou l'airain. Hélas ! tu n'es que d'argile et même de carton-pâte. Ah ! elle sait bien, la rusée, dans quelle matière elle travaille ! C'est pourquoi elle gagne à tous les coups. Excuse-moi de te dire ces dures vérités, mais tu es mon ami, et tu me fais souvent de la peine.

EUGÈNE. — Tu as bien tort. Je ne suis pas à plaindre.

GASTON. — Tais-toi donc ! Si j'en avais de reste, tu m'arracherais les larmes des yeux.

EUGÈNE. — Garde-le pour d'autres, je t'en prie !

GASTON, *s'échauffant.* — Veux-tu que je te dise ? Tu es un déshérité, un esclave, un paria...

EUGÈNE. — Un paria...

GASTON. — Un crétin, si tu préfères, qui n'entend rien à la vie.

EUGÈNE. — Moi ?

GASTON. — Rien ! Avec ton calme et ton apparence de bonheur, tu n'es qu'un malheureux.

EUGÈNE. — Mais...

GASTON. — Un malheureux ! Tu ne peux donc pas te secouer, te révolter ?

EUGÈNE. — Mais pourquoi faire ?

GASTON. — Mais pour vivre, bon sang ! pour être un homme libre, un homme vivant, un Eugène enfin qui ne soit pas une Aglaé ! Car je ne te suppose pas assez bête pour croire que tu as encore une personnalité, une identité même. Tu es la proie d'Aglaé et tu ne peux rien sans elle. Selon son admirable méthode, elle t'enchaîne de ses caresses, elle t'étouffe sous ses baisers. Son goût d'autocratie est tel que chaque fois que tu cherches à t'élever, elle te rabaisse. Et toi, graine de brave homme, taillé dans le bois dont on fait les humbles et les soumis, tu acceptes, tu dis toujours amen, et sans t'en rendre compte, tu es un éternel résigné ; pire : un sacrifié. Car je dis bien : Aglaé, dans son égoïsme féroce, t'interdit de vivre. Elle te fait une existence plate, uniforme, sans air et sans lumière. Elle bouche systématiquement tes horizons. Elle t'enlève l'impression énivrante du large et de l'espace. Auprès d'elle, tu es comme le monsieur qui

va passer ses vacances à la montagne et qui, par crainte des ascensions, reste toujours dans la vallée. Alors, qu'arrive-t-il ? Il rate tous les panoramas. Tu es le monsieur qui rate les panoramas. Ah ! si tu pouvais savoir l'ivresse des vertiges, des grandes frayeurs ! On glisse, on se cogne, on se déchire, on risque de se tuer à tous les pas, mais tonnerre ! c'est ça qui est épatant. Ça fouette le sang, ça bande les nerfs, et ça fait de toi un autre homme, c'est-à-dire un homme.

EUGÈNE, *se redressant brusquement, avec colère.* — Ah ! je t'en prie, ça suffit !

GASTON, *étonné.* — Qu'est-ce qui te prend ?

EUGÈNE, *confondu de son mouvement de colère.* — C'est vrai, tu es là à m'aiguillonner, à m'asticoter...

GASTON. — Voyons, n'ai-je pas raison ?

EUGÈNE. — Mais si, tu as raison, mille fois raison ! Me prends-tu vraiment pour un âne ou pour un gâteux ? Il y a longtemps que je me répète ce que tu me dis aujourd'hui.

GASTON. — Sans blague !

EUGÈNE. — Crois-tu donc que je n'ai pas conscience du despotisme d'Aglaé et de la servitude dans laquelle elle me tient ?

GASTON. — Tout de même !

EUGÈNE. — Et crois-tu que je ne m'aperçois pas aussi de ma veulerie, de ma lâcheté ?

GASTON. — Alors ?

EUGÈNE. — Alors, alors... que veux-tu ! On se laisse amollir par la douceur des habitudes... « Bonjour, mon chéri, as-tu bien dormi ?... Ne te lève pas, je vais te porter ton chocolat au lit... Prends ton cache-nez et relève ton col... tiens, voilà tes pantoufles bien chaudes... Tu ne manges pas ? Tu n'as pas d'appétit ? Serais-tu malade ?... Prends cette infusion de tilleul, ça te fera du bien... Attends, je vais te border dans ton lit... Bonne nuit, mon chéri. » Hé oui ! on se laisse bercer. Mais si on réfléchit, ah ! bien sûr, on voudrait pouvoir crier... *(Avec une autorité comique :)* « Assez ! Remporte ton chocolat et tes pantoufles bien chaudes ! Je ne suis plus un enfant ! Ne t'occupe donc pas si j'ai mon cache-nez ou si j'ai éternué plusieurs fois, si j'ai de l'appétit ou si je dors la bouche ouverte. Je me porte bien, je sais ce que j'ai à faire et dorénavant, c'est moi qui te borderai dans ton lit. Ah ! mais... »

GASTON. — A la bonne heure ! Tu y es ! Voilà de l'autorité.

EUGÈNE, *soudain dégonflé.* — Oui, mais c'est à toi que je dis ça... A elle, je n'oserai jamais.

GASTON. — Elle t'effraie à ce point !

EUGÈNE. — J'ai attendu trop longtemps... Depuis vingt ans que je courbe l'échine devant elle et qu'elle s'asseoit dessus, tu comprends, le pli est pris. Maintenant, pour me redresser, il me faudrait... je ne sais pas, moi...

GASTON. — La manière.

EUGÈNE. — Quelle manière ?

GASTON. — Eugène, je t'aime comme un frère. Je peux te sauver, te tirer du marais où tu l'enlises. Veux-tu que je te donne le moyen de combattre et de vaincre Aglaé ?

EUGÈNE. — Tu as ce moyen, toi ?

GASTON. — Par expérience personnelle. Ecoute-moi... Je vais te faire un aveu... La méthode d'Aglaé, que j'avais observée depuis bien des années, m'avait d'abord beaucoup amusé, puis séduit. Aussi, l'ai-je employée chez moi contre Valentine.

EUGÈNE. — Tiens !

GASTON. — Valentine a le même tempérament que toi : argileux et malléable... C'est te dire que, pendant un moment, la méthode d'Aglaé a magnifiquement réussi. J'ai trôné. J'ai été le maître... Et puis, brusquement, un beau jour, les choses ont changé : Valentine, elle aussi, usait d'une méthode, une méthode neuve, hardie, bien à elle. A mon autorité enveloppante, sinueuse et comme à retardement, elle opposait une autorité directe, foudroyante et si j'ose dire, à devancement. A l'encontre de mes détours, de mes mouvements tournants (méthode Aglaé), elle adoptait l'attaque de front, la ligne droite (méthode Valentine). Exemple : Voici les vacances. J'ai une prédilection pour la montagne. Valentine penche pour la mer. Je mets en œuvre ma stratégie enveloppante... Valentine me voit venir, et un beau matin, à l'improviste, elle me lance gaiement : « J'ai loué la villa de St-Raphaël. » Et comme j'ai l'air surpris, elle ajoute ingénuement : « C'était bien entendu, n'est-ce pas mon poulet ? » Et toc ! on va à la mer... J'adore le restaurant. Valentine préfère son ordinaire. Je commence pourtant à ébaucher un savant détour... Elle le pressent, et un soir, comme je vais proposer : « Si on allait... ». « Mon pauvre chéri, s'écrie-t-elle navrée, je viens de mettre un rôti au four ! Un magnifique gigot de six livres. Il y en a au moins pour huit jours ! » Et toc ! on reste à la maison... J'aime les complets de couleur bleue ; elle aime les complets de couleur grise. J'entends cependant pour une fois, en commander un à mon goût et je m'apprête à tourner ses positions... quand elle s'avance droit sur moi, un échantillon de tissu gris à la main : « Comment le trouves-tu, mon amour ? Splendide, n'est-ce pas ? Et tellement avantageux ! Il n'y avait pas à hésiter. Je l'ai pris. » Et toc ! Me voilà voué au gris pour plusieurs saisons. Et ainsi chaque jour que Dieu fait, au gré des mille petits incidents de la vie quotidienne. Quels que soient le sujet ou la circonstance, elle est toujours en avance et je suis toujours en retard. Bien entendu, devant ses triomphes continuels, et ne serait-ce que par pudeur, elle doit prendre des attitudes : aussi, tantôt joue-t-elle l'innocence, tantôt la surprise, tantôt le regret, ou le cynisme, ou la désolation, ou l'espièglerie, ou la raison... Toute la gamme, quoi ! Ah ! mon cher, c'est une méthode infaillible. Essaie et tu m'en diras des nouvelles.

EUGÈNE, *hochant la tête.* — Ce n'est pas facile.

GASTON. — C'est enfantin. Tiens, suppose que je sois Aglaé... Tu as un grand désir, je le sais, avoir un poste de radio. Mais moi — Aglaé —

je n'aime pas la musique et cela me dérange. Cependant, tu insistes... « Chérie, c'est au sujet de ce poste... » Répète... oui, toi, répète : « Chérie, c'est au sujet de ce poste... »

EUGÈNE. — Chérie, c'est au sujet de ce poste...

GASTON, *imitant Aglaé.* — « Oh ! je sais bien que tu y tiens, mon gros lapin, et je te l'offre de grand cœur... » (J'amorce déjà un mouvement tournant — le fameux « mouvement Aglaé »)... « Mais as-tu bien songé que c'est une grosse dépense ?... Je sais, mon biquet, tu as des économies, d'ailleurs j'y joindrai les miennes... Oui, nous l'achèterons, c'est décidé ! » La manœuvre enveloppante se poursuit et brusquement, je charge : « Oh ! mon ange, j'oubliais : la station électrique du quartier... les parasites... Aucun poste ne marche dans la maison... » Tu sens qu'elle va dire non... C'est l'instant. Vas-y.

EUGÈNE. — Quoi ?

GASTON. — Attaque de front, autorité directe...

EUGÈNE. — Que veux-tu que je dise ?

GASTON. — La seule chose possible, d'un air à la fois ennuyé et un peu stupide : « Oh ! moi qui l'ai acheté ! »

EUGÈNE. — Acheté quoi ?

GASTON. — Le poste.

EUGÈNE, *effrayé.* — Hein ? Je l'aurais acheté... sans prévenir Aglaé ? C'est impossible.

GASTON, *levant les bras au ciel.* — Si tu en es là ! Rien à faire. Tu es un homme perdu et je n'ai plus qu'à t'abandonner à ton triste sort. O combien triste ! Holocauste vivant et permanent, tu es destiné à jouer les victimes toute ta vie !... Fais-en ton deuil, va : tu ne l'auras jamais ta radio, tu ne les feras pas tes voyages, tu ne les fumeras pas les bons cigares, tu ne le boiras plus l'excellent porto ! Finies les innocentes voluptés de ce monde... Je ne te demande pas si tu viens au cinéma. Bien que tu en crèves d'envie, la brave et douce Aglaé, tout en disant que oui... a décidé que non. Pauvre Eugène ! Tu me fais mal au cœur. Adieu !

Gaston sort. Alors, comme mû par un ressort, Eugène s'élance et la rappelle.

EUGÈNE. — Gaston !

GASTON, *revenant.* — Qu'y a-t-il ?

EUGÈNE, *sur un ton énergique.* — Loue les places pour le ciné.

GASTON, *ironique.* — Ta femme t'a donné la permission ?

EUGÈNE. — Je la prends !

GASTON, *stupéfait.* — Non ! Est-ce bien toi, Eugène ? Tu es sûr que c'est bien toi ?

EUGÈNE. — Loue les places pour le ciné.

GASTON. — Bravo ! Autorité directe. Voilà un début magistral. Tu t'es évadé, tu es libre et tu grimpes déjà vers le sommet. Ho ! hisse ! Tiens bien la corde, Eugène, tu vas enfin jouir du panorama ! A tout de suite !

Gaston sort. Eugène, gonflé, redressé, la tête haute, la narine dilatée et les yeux ardents paraît déjà un autre homme... Mais Aglaé entre. Eugène retombe, se dégonfle et redevient lui-même.

AGLAÉ. — Gaston est parti ?

EUGÈNE, *troublé.* — Oui... Non... Ah ! si... à l'instant...

AGLAÉ. — Qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air troublé.

EUGÈNE. — Qui ? Moi ? Pas du tout.

AGLAÉ. — Ah ! je croyais... *(Un silence.)* Vous avez parlé de quoi, Gaston et toi ?

EUGÈNE. — De rien.

AGLAÉ. — Comment, de rien ?

EUGÈNE. — Enfin, je veux dire de la pluie et du beau temps.

AGLAÉ. — Oui... Gaston n'a pas beaucoup de conversation.

EUGÈNE. — Oh ! cela dépend... il a des idées.

AGLAÉ. — De mauvaises idées.

EUGÈNE. — Tu le juges bien mal.

AGLAÉ. — Pas mieux que Valentine, d'ailleurs. En fait d'idées, elle n'en a pas du tout. As-tu remarqué quand il s'agit de juger un film... Elle en parle toujours à contre-sens, avec un petit mouvement du menton qui la fait à la fois rougir et loucher. Quant à lui, il donne son avis sur un ton péremptoire... en vous envoyant dans la figure son haleine qui ne fleure pas précisément la verveine. Ne serait-ce qu'à ce double titre, je ne suis pas fâchée d'esquiver la soirée avec eux.

EUGÈNE, *très gêné.* — C'est que...

AGLAÉ. — Quoi donc ?

EUGÈNE, *dans un effort, comme se jetant à l'eau.* — Les billets sont pris.

AGLAÉ, *surprise.* — Les billets sont pris ? Nous avions pourtant décidé...

EUGÈNE, *qui flanche déjà.* — C'est... c'est Gaston qui a cru bien faire en les prenant... comme c'était samedi...

AGLAÉ. — La belle raison ! Ce n'est pas parce que c'est samedi qu'on est nécessairement disposé à sortir.

EUGÈNE, *qui commence à se dégonfler.* — Il est vrai...

AGLAÉ. — Tu ne le lui as pas dit ?

EUGÈNE. — Si, mais...

AGLAÉ. — Quelle désinvolture !

EUGÈNE. — Sans doute, et si cela te contrarie...

AGLAÉ, *doucereuse.* — Oh ! mon lapin, je n'en fais pas une affaire d'état... sourtout sachant bien que toi tu ne peux que t'en réjouir.

EUGÈNE, *qui se dégonfle tout à fait.* — Tout de même... On peut rendre les billets.

AGLAÉ. — Mais non... A te parler franchement, ce n'est pas tant de sortir avec eux qui me déplaît, que le fait de penser que c'est à Gaston qu'en revient l'initiative.

EUGÈNE, *dressant l'oreille.* — Ah !... Tu aurais peut-être préféré que cette initiative...

AGLAÉ. — Vienne de toi.

EUGÈNE, *surpris.* — Tiens !

AGLAÉ. — Cela m'aurait peut-être un peu étonnée de ta part...

EUGÈNE. — Evidemment... parce que moi, prendre une décision, sans t'en parler auparavant...

AGLAÉ. — Ce n'est pas dans ta nature.

EUGÈNE. — Ni dans mes habitudes.

AGLAÉ. — C'est bien ce que je regrette un peu, parfois. je souhaiterais, de temps en temps, que tu montres un peu d'énergie, de résolution, de fermeté...

EUGÈNE, *se regonflant.* — Vraiment ?

AGLAÉ. — Enfin, d'autorité.

EUGÈNE, *saisissant la balle au bond.* — D'autorité ! Ah ! bon...

Dans un geste énergique, il reprend ses souliers, se rechausse.

AGLAÉ. — Qu'est-ce que tu fais ?

EUGÈNE. — Tu vois, je me rechausse.

AGLAÉ. — Pourquoi faire ?

EUGÈNE. — Pour aller au ciné.

AGLAÉ. — Je croyais qu'on rendait les billets.

EUGÈNE. — Non, on les garde. Et si tu veux connaître toute la vérité : c'est moi qui ai commandé à Gaston d'aller les prendre.

AGLAÉ. — Toi ?

EUGÈNE. — Oui, chérie, sans te demander l'autorisation. C'est un acte d'autorité. Tu ne me félicites pas ?

AGLAÉ, *interloquée.* — Mais...

EUGÈNE. — Tu as l'air surprise. N'est-ce pas ce que tu souhaitais ? Cela s'appelle même de l'autorité directe.

AGLAÉ. — Directe...

EUGÈNE. — Une méthode admirable et proprement infaillible. Je te l'enseignerai... Tu verras, c'est très simple... Il ne s'agissait que d'y penser !

AGLAÉ. — Et c'est Gaston qui y a pensé.

EUGÈNE. — Qu'est-ce qui te parle de Gaston ?

AGLAÉ. — Eugène, mon amour, ne te vante pas : à toi seul, tu aurais été incapable d'un tel geste de volonté.

EUGÈNE. — Incapable ! C'est bien cela ! Tu m'as toujours jugé ainsi.

AGLAÉ. — Je te connais.

EUGÈNE. — Mal.

AGLAÉ. — Mieux que tu ne penses.

EUGÈNE. — Moins que tu ne crois.

AGLAÉ. — Tu te vantes, Eugène.

EUGÈNE. — Tu t'illusionnes, Glé.

AGLAÉ, *dans un mouvement de colère.* — Ah ! ça, mais, qu'est-ce que ça signifie ?

EUGÈNE, *éclatant.* — Ça signifie que j'en ai assez d'être tenu en laisse et que je me libère.

AGLAÉ, *suffoquée.* — Il se libère ! Entendez-vous ça !

EUGÈNE. — On m'entendra.

AGLAÉ. — Un homme que j'ai toujours gâté, cajolé...

EUGÈNE. — Oui, oui, un bon procédé pour avoir le dessus. Ça n'est pas bien malin. On caresse, on amadoue, on flatte l'animal, et c'est pour n'en faire que mieux à sa volonté. Ça v changer !

AGLAÉ. — C'est bien ça ! Gaston est pass par là !

EUGÈNE. — C'est bien possible. Aussi, fini les « mon chéri, voilà ton chocolat... mets te pantoufles bien chaudes. Je vais te border dan ton lit... » Ça ne prend plus.

AGLAÉ. — Gaston !

EUGÈNE. — J'ai besoin d'air, de lumière. Il me faut de l'altitude, des sommets...

AGLAÉ. — Gaston ! C'est Gaston !

EUGÈNE. — Ami fraternel qui m'a ouvert le yeux !

AGLAÉ. — Traître, à qui je n'ouvrirai plu ma porte !

EUGÈNE. — Elle est aussi la mienne.

AGLAÉ. — Cet individu ne mettra jamais plu les pieds ici.

EUGÈNE. — Il les y mettra autant que j voudrai.

AGLAÉ. — Eugène, ne me pousse pas à bou ou sinon...

EUGÈNE. — Des menaces ? A la bonne heure Tu te démasques. Ce n'est pas un pot de mi que tient Aglaé, c'est une trique.

AGLAÉ. — Qu'est-ce que tu dis ?

EUGÈNE. — Je dis que je préfère cette attaqu de front, c'est moins hypocrite que tes mouv ments tournants...

AGLAÉ. — Mes mouvements tournants ?

EUGÈNE. — ... ou que la toile d'araignée qu tu tisses pour mieux prendre la mouche.

AGLAÉ. — Tu me compares à une araignée, présent ?

EUGÈNE. — Et moi, à une mouche ! Ma une mouche que tu ne prendras plus.

AGLAÉ. — Tu perds la tête.

EUGÈNE. — Je la retrouve.

AGLAÉ. — Une dernière fois, je te deman de ne plus revoir Gaston.

EUGÈNE. — Je le reverrai.

AGLAÉ. — Vraiment !

EUGÈNE. — Ton acharnement contre Gast est inadmissible.

AGLAÉ. — Justifié.

EUGÈNE. — Tu n'as rien à lui reprocher.

AGLAÉ. — Avec ça !

EUGÈNE. — Il a été ton amant ?

AGLAÉ, *sursautant.* — Qui te l'a dit ?

EUGÈNE, *effaré.* — Comment, qui me l'a di Mais c'est toi !

AGLAÉ. — Je te jure...

EUGÈNE. — Tu mens ! Tu viens de te trah

AGLAÉ. — Chéri...

EUGÈNE. — Gaston ! Ton amant !

AGLAÉ. — Mon Dieu !...

Elle s'effondre sur un siège. Un temps.

EUGÈNE. — Ah ! c'est donc pour ça qu'il connaît si bien !

AGLAÉ, *accablée.* — Voilà... Ça y est... es bien avancé, maintenant !... Nous étions heureux pendant que tu ne le savais pas... C' fini... Pour une fois que tu fais preuve d'

orité, ça ne te réussit guère... Enfin, tu comprends mieux maintenant pourquoi je veux m'éloigner de Gaston... Oh ! ça n'a été qu'un coup de folie, une passade, je te le jure. Et c'est lui qui m'a attirée, entraînée... Ah ! quel enjôleur ! Tu ne peux pas savoir... Il a prétendu que je n'avais pas vécu à tes côtés, que tu es le type de l'homme insignifiant qui ne peut inspirer aucun enthousiasme, aucun idéal...

EUGÈNE. — Bien aimable.

AGLAÉ. — ... que j'étais près de toi comme une femme qui va passer ses vacances à la montagne et qui, par crainte des vertiges...

EUGÈNE. — Oui, je sais, les panoramas... C'est la même école.

AGLAÉ, *suppliante.* — Eugène, mon chéri...

Gaston fait irruption par le fond. Aglaé pousse un cri.

GASTON. — Je vous ai fait peur ? Excusez... La porte du palier était entr'ouverte. J'ai les billets. Au cinquième rang, de face, comme d'habitude... *(Eugène et Aglaé, agités tous deux par des sentiments différents, regardent Gaston dans un lourd silence. Gaston, gêné :)* Eh bien quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'avez-vous à me regarder comme ça.

EUGÈNE, *d'une voix sourde où gronde la colère.* — Gaston...

AGLAÉ, *d'une voix tremblante où gronde l'angoisse.* — Gaston...

EUGÈNE, *à Aglaé, avec une autorité ostentatoire.* — Toi, fais-moi le plaisir d'aller dans ta chambre.

AGLAÉ. — Mais, je...

EUGÈNE, *sur un ton sans réplique.* — Je t'ordonne de te retirer dans ta chambre.

AGLAÉ, *presque apeurée.* — Bien, bien, j'y vais...

Elle sort sous le regard stupéfait de Gaston.

GASTON, *s'inclinant.* — Compliments ! Je m'aperçois que mes leçons...

EUGÈNE. — Tes leçons ! Ah ! c'est du propre, tes leçons !

GASTON. — Quoi ?

EUGÈNE. — Salaud !

GASTON. — Hein ?

EUGÈNE. — Je ne sais pas ce qui me retient de te casser la g...

GASTON. — Eugène, tu es fou !

EUGÈNE. — Non, je suis cocu. Ah ! tu as couché avec ma femme...

Il le saisit par le revers de son veston. Mais d'un mouvement brusque, Gaston se dégage.

GASTON, *avec hauteur.* — Dis donc, est-ce que j'ai fait tant d'histoires, moi, quand tu as couché avec la mienne ?

EUGÈNE, *suffoqué.* — Mais...

GASTON. — Oh ! n'essaie pas de le nier. Valentine m'a tout dit.

EUGÈNE, *accusant le coup.* — Elle qui m'avait juré de ne rien dire.

GASTON. — Joli serment à demander à une femme ! Le jour même, elle m'a tout avoué. J'aurais peut-être pu te casser la g..., moi aussi, car toi, tu as commencé. Mais à quoi bon ! Je ne t'en ai même pas soufflé mot, parce qu'au fond, quand on y réfléchit, avec toi, ça n'a pas grande importance.

EUGÈNE. — Ah ! permets...

GASTON. — Mais non ! Je sais bien que tu ne l'as pas fait exprès. Mollasson comme tu l'es, secoué et bousculé par l'existence tel un contrevent par la tempête, tu es tombé, un jour, dans ses bras, par hasard, comme tu aurais pu tomber tout aussi bien dans les bras de n'importe qui. Un coup de vent t'a poussé ; tu penchais d'un côté... Elle passait à ce moment-là ; elle t'a recueilli. Voilà tout.

EUGÈNE. — Tout de même...

GASTON. — Quoi ! Du bruit, du scandale pour un aussi piètre incident ? Allons donc ! La réciproque, il n'y a que ça de vrai. Et je t'ai rendu la pareille.

EUGÈNE, *avec humilité.* — Tu as bien fait.

GASTON. — Comment donc ! C'était d'ailleurs dans l'esprit de ma thèse... tu sais bien, les ascensions, les sommets... la nécessité de s'élever pour ne pas rater les panoramas...

EUGÈNE. — Oui, oui...

GASTON. — J'ai donc trouvé notre situation à tous les quatre d'un pittoresque et d'un piquant exceptionnels, surtout quand nous avions le bonheur d'être réunis dans l'intimité. Savoureux quatuor ! Nous nous trompions les uns les autres, nous nous abreuvions de mensonges et d'hypocrisie, la perfidie dans le regard, la mauvaise foi au coin des lèvres, et nous étions là, comme en famille, souriants, satisfaits, avec toutes les apparences de l'affection et de l'honnêteté... Et moi, seul à connaître la vérité, du haut de mon belvédère, j'étais en extase devant ce spectacle bouffon et tellement humain ! Ah ! mon vieux, quel panorama ! Je n'aurais pas cédé ma place pour un empire !

Eugène a écouté, et au fur et à mesure que Gaston parlait, son visage s'est peu à peu épanoui, illuminé... Et soudain, il étend les bras, comme s'il perdait l'équilibre.

EUGÈNE, *presque dans un cri.* — Gaston ! Retiens-moi.

GASTON. — Qu'est-ce que tu as ?

EUGÈNE. — Le vertige.

GASTON. — Quel vertige ?

EUGÈNE. — Je suis au sommet.

GASTON. — Quel sommet ?

EUGÈNE. — Le tien, voyons... celui des panoramas...

GASTON. — Ah ! bon... et que vois-tu ?

EUGÈNE. — Une merveille ! Je découvre le monde ! C'est splendide ! Je suis ébloui.

GASTON. — Explique-moi.

EUGÈNE. — Gaston, Gaston, ce qui m'arrive est inouï, fanfastique, miraculeux... Ecoute bien : jusqu'à présent, Aglaé et moi nous portions notre faute réciproque en silence, sans

rien savoir l'un de l'autre... Mais c'était moi qui avais toujours tort, puisque j'étais le plus faible. Maintenant, ah ! maintenant, tout est changé. C'est Aglaé qui est la plus faible, et qui a réellement tort, puisque je sais et qu'elle ignore. Et du même coup, je deviens le plus fort, tu entends, Gaston, le plus fort.

GASTON. — C'est inattendu.

EUGÈNE. — Vois-tu, à présent, l'argument-massue que je possède, l'arme redoutable que j'ai entre les mains : son infidélité, à elle, qui ne connaît pas la mienne !

GASTON. — Tu commences à voir clair !

EUGÈNE. — Et j'ai comme une vague idée que le vent va tourner de côté.

GASTON. — C'est le bon vent et le bon côté !

EUGÈNE. — J'en suis sûr. Autorité directe ou indirecte, foudroyante ou à retardement ? J'ai mieux que ça !... Comme désormais Aglaé va filer doux, sans qu'il soit même besoin de la rappeler à l'ordre, mon autorité ne me coûtera aucun effort. Tu entends, cette vérité plus grande que le monde et plus forte que la nature : aucun effort. La voilà bien, Gaston, l'autorité supérieure, idéale ! Elle agit d'elle-même, automatiquement, par la seule vertu de sa présence. On n'a qu'à se laisser faire et se laisser mener. Elle va et tout s'accomplit. C'est merveilleux. A tout à l'heure, Gaston. Nous nous retrouverons au ciné.

GASTON. — Très bien.

EUGÈNE. — Tu peux me lâcher, va, je n'ai plus le vertige.

GASTON. — Parfait.

EUGÈNE. — J'ai déjà l'habitude des sommets.

GASTON. — A la bonne heure ! Laisse-moi te regarder...

EUGÈNE. — Je te plais ainsi ?

GASTON, *en admiration.* — Tu es le plus beau panorama que j'aie jamais contemplé. Merci !

Gaston sort. Alors, Eugène prend tout de suite une attitude désinvolte, avantageuse.

EUGÈNE, *appelant sur un ton assuré.* — Glé ! *(Elle entre, humble, timide, tête basse. Elle jette un regard discret autour d'elle.)* Ne cherche pas. Il est parti.

AGLAÉ. — Et tu... tu lui as parlé ?

EUGÈNE. — En termes clairs et précis, je te prie de le croire ? Tu n'as pas écouté ?

AGLAÉ. — Oh ! je sanglotais dans mes oreillers.

EUGÈNE. — Dommage ! Tu aurais entendu, pour la première fois peut-être, la voix d'un homme énergique, ou du moins qui sait l'être, quand les circonstances l'exigent... Je lui ai dit son fait, les yeux dans les yeux... Oh ! sans me départir de mon calme et de ma dignité... C'est égal, j'ai cru qu'il allait rentrer sous terre... Lui, si fier, si assuré ! Il m'a fait pitié ! *(Il a allumé un cigare.)* La fumée ne t'incommode pas ?

AGLAÉ. — Oh ! non...

EUGÈNE. — Ces havanes ont un parfum...

Léger temps.

AGLAÉ. — Et... il s'est excusé ?

EUGÈNE. — Qui cela ?

AGLAÉ. — Gaston.

EUGÈNE. — Je crois bien... en t'accusant !

AGLAÉ. — Par exemple !

EUGÈNE. — C'est toi qui, paraît-il, lui aura fait des avances.

AGLAÉ. — Quelle infamie ! Eugène, je t jure...

EUGÈNE. — Ne t'émotionne donc pas. Le coupables se rejettent toujours les uns sur le autres les responsabilités du crime. C'est log que et naturel. Aussi, je fais la part des chose et je les prends, comme tu vois, avec quelqu philosophie... Oh ! ce n'est pas que je ne soi cruellement touché dans mes affections. Mai je sais me dominer, m'élever s'il est nécessair et même manifester une certaine grandeu d'âme...

AGLAÉ. — Je n'en doute pas.

EUGÈNE, *regardant un coin de la pièce.* — Oui, décidément, c'est là qu'il sera le mieux Tu ne crois pas ?

AGLAÉ. — Quoi donc ?

EUGÈNE. — Le poste de radio. J'en ai trouv un d'occasion, excellent ? Je l'ai pris.

AGLAÉ. — Très bien, mon chéri.

Léger temps.

EUGÈNE. — Naturellement, Gaston m'a suj plié de ne faire aucune allusion de cette hi toire à Valentine. Cela va de soi. De ton côt je n'ai pas besoin de te recommander discrétion.

AGLAÉ. — Bien sûr.

EUGÈNE. — Il m'a demandé encore de cont nuer à nous voir. J'ai accepté, non pas ta pour des questions de sentiment ou d'habitude que pour des raisons d'esthétique ou d'orig nalité... nos relations par l'incident même q tu sais, devant prendre désormais un certain p toresque et un certain piquant... s'il faut croire du moins la doctrine de Gaston.

AGLAÉ. — Je sais, je sais...

EUGÈNE. — C'est vrai, tu y as passé. Eh bie j'estime comme lui qu'il faut savoir exprim de la vie tout le suc, toutes les saveurs qu'e contient.

AGLAÉ. — Tu as raison, mon chéri.

EUGÈNE. — A ce propos, je te rappelle q ce soir, nous allons ensemble au cinéma, co me convenu. Tâche d'être aimable.

AGLAÉ. — Compte sur moi.

Il s'est versé un verre de porto.

EUGÈNE. — Ce porto est vraiment famen Tu ne me tiens pas compagnie ?

AGLAÉ. — Merci.

EUGÈNE. — Quant à nous, si tu le veux bi nous ne parlerons plus jamais de cette absur aventure. Nous y penserons simplement temps en temps, pour notre bien commu toi, en songeant aux faiblesses humaines ; m en méditant sur la fragilité des convictio conjugales.

AGLAÉ. — Tu es bon, Eugène.

EUGÈNE. — Non, je suis sage, simplement. *(Il avale un autre verre de porto.)* Ah ! ça réchauffe... C'est qu'il faut que je m'habitue... avec mes voyages... Oui, j'ai décidé d'accepter la proposition du bureau.

AGLAÉ. — Tu as bien fait, mon chéri.

EUGÈNE. — Je partirai sans doute la semaine prochaine. Ce sera une absence de dix jours par mois.

AGLAÉ, *résignée.* — Que veux-tu !

Eugène la considère et, pour la première fois, éprouve un peu de gêne.

EUGÈNE. — Tu n'as rien à redire ?

AGLAÉ. — Non, rien.

EUGÈNE. — C'est bizarre. Tu acceptes tout avec une docilité...

AGLAÉ. — Ah ! si cette docilité pouvait me donner le moyen de me racheter.

EUGÈNE. — Te racheter... de quoi ?

AGLAÉ. — De quoi ? Mais, chéri, de la faute que j'ai commise.

EUGÈNE. — Oh ! je t'ai prié de ne plus en parler.

AGLAÉ. — Tu es la générosité même ! Moi qui ai toujours été l'égoïsme en personne... Je m'en rends compte maintenant... Je n'ai toujours pensé qu'à moi, à moi seule... Oh ! bien sûr, j'avais l'air de le faire pour toi... Mais je mentais. Ah ! que j'ai été fausse, dissimulée... Plus je me regarde, plus je me sens vile et basse... Je me fais honte, je me fais horreur...

EUGÈNE, *dans un sursaut instinctif.* — Non, non, je t'en prie, ne t'amoindris pas comme ça, ça me gêne.

AGLAÉ. — Tu t'habitueras.

EUGÈNE. — Parce que tu comptes continuer ?

AGLAÉ. — Je n'aurai pas assez de toute ma vie pour expier ma faute.

Elle va sortir, gémissante, pantelante... Alors Eugène se redresse, d'un bond.

EUGÈNE. — Ah ! non, par exemple, non ! N'essaie pas de jouer à l'humilité, hein ! Oh ! je te vois venir. Tu vas gémir, pleurer, t'arracher les cheveux, t'aplatir comme une punaise, en un mot, tu vas tout mettre en œuvre pour attendrir l'imbécile que je suis, et quand je serai bien à point, prêt à être cueilli, par un de ces mouvements tournants dont tu as le secret, tu reviendras pour emporter la poire. Eh bien non ! Trop tard, ma fille ! A présent, je suis averti, et comme un homme averti en vaut deux, je te préviens : nous ne marchons plus.

AGLAÉ, *indignée.* — Oh ! Eugène, me croire capable d'une telle comédie ! Tu doutes donc de ma peine ?

Elle s'effondre en sanglotant. Gêne plus accentuée d'Eugène.

EUGÈNE. — Allons, allons, tais-toi... *(Les sanglots d'Aglaé redoublent.)* Je t'en prie, ne te mets pas dans cet état... Excuse-moi... les mots ont dépassé ma pensée...

AGLAÉ. — Tu me méprises, je le vois.

EUGÈNE. — Mais non...

AGLAÉ. — J'aurais dû suivre tout à l'heure ma première idée.

EUGÈNE. — Quelle idée ?

AGLAÉ. — Si tu savais !

EUGÈNE. — Parle, je t'en prie...

AGLAÉ. — J'étais effrayée à la pensée de te revoir, de reparaître devant toi...

EUGÈNE. — Oh ! voyons...

AGLAÉ. — Et accablée aussi de désespoir... Alors...

EUGÈNE. — Alors ?

AGLAÉ. — J'ai voulu mourir.

EUGÈNE, *affolé.* — Mourir ! Toi ! Non ! Ce n'est pas possible !

AGLAÉ. — J'ai perdu la tête... Le dentifrice était là, devant moi... Je l'ai versé dans le verre...

EUGÈNE. — Et tu as bu ?

AGLAÉ. — Non. J'ai failli.

EUGÈNE, *haletant.* — Ah ! tu m'as fait peur.

AGLAÉ. — Mais je recommencerai, je le sens.

EUGÈNE. — Ah ! non, je t'en prie, pas de ça ! Tu es folle ! Qu'est-ce qui te prend ?

AGLAÉ. — Je souffre trop. Je n'en peux plus...

EUGÈNE. — Voyons, Glé, tu dramatises.

AGLAÉ. — C'est plus fort que moi... J'ai un poids, là, qui m'étouffe... Sois bon, mon chéri, délivre-moi, viens à mon aide...

Il la prend tout contre lui et la berce comme un enfant.

EUGÈNE. — Allons, allons, en voilà un grand chagrin pour si peu de chose... Réfléchis, grosse bête, dans ce domaine-là, personne n'est jamais tout à fait pur...

AGLAÉ, *relevant la tête.* — Personne, dis-tu ?

EUGÈNE, *hésitant.* — Mon Dieu...

AGLAÉ, *avec une expression d'espoir.* — Est-ce que toi-même... ?

EUGÈNE, *presque indigné.* — Ho ! Glé...

AGLAÉ, *déçue.* — Pardonne-moi. Mais comme c'est dommage !

EUGÈNE. — Dommage ?

AGLAÉ. — Comprends bien, mon coco, que si tu m'avais trompée, toi aussi, le remords qui me ronge serait moins pesant et moins cruel.

EUGÈNE. — Je comprends, mais...

AGLAÉ. — Je ne serais plus seule à porter le poids de ma faute. Nous le porterions ensemble.

EUGÈNE. — Sans doute, mais... je ne peux pourtant pas m'accuser...

AGLAÉ. — Hélas ! non, mon chéri. *(Sur un ton désespéré :)* Alors, que veux-tu, tant pis si cette affreuse idée de tout à l'heure me reprend un jour. Il arrivera ce qui doit arriver.

Elle se dirige vers la porte.

EUGÈNE, *dans un cri.* — Glé ! Où vas-tu ?

AGLAÉ. — A ma cuisine.

EUGÈNE. — Tu ne vas pas commettre encore une bêtise ?

AGLAÉ. — On n'obéit qu'à sa destinée !

Elle s'apprête à sortir.

EUGÈNE. — Non, reste ! *(Emu et un peu nerveux :)* Vraiment, Glé, tu n'es pas raisonnable. Tu attaches une importance démesurée à ce qui n'est, au fond, qu'une faiblesse. Et qu'est-ce qu'une faiblesse ?... Une occasion...

AGLAÉ. — Une rencontre...

EUGÈNE. — Un pas à gauche...

AGLAÉ. — Au lieu d'un pas à droite...

EUGÈNE. — Un sourire...

AGLAÉ. — Une émotion...

EUGÈNE. — Un jour rose ou bleu...

AGLAÉ. — Qui aurait pu être noir...

EUGÈNE. — Un caprice du hasard...

AGLAÉ. — Une malice du destin...

EUGÈNE. — Peut-on appeler cela une trahison ?

AGLAÉ. — Quel grand mot !

EUGÈNE. — Une passade, tout au plus !

AGLAÉ. — Une bagatelle. C'est bien justement ce qui m'est arrivé.

EUGÈNE, *avouant ingénuement.* — Et n'est-ce pas ce qui m'est arrivé à moi-même ?

AGLAÉ, *n'en croyant pas ses oreilles.* — Chéri... serait-ce vrai ?

EUGÈNE, *presque penaud.* — Oui, Glé... J'ai été, moi aussi, aussi faible que toi.

AGLAÉ, *avec ravissement.* — Ah ! la bonne parole, et que tu es généreux, mon pigeon... Tu ne me dis pas cela, au moins, pour me faire plaisir ?

EUGÈNE. — Je te dis cela pour me persuader qu'il faut être indulgent aux fautes d'autrui.

AGLAÉ. — Et aux siennes... Ah ! comme déjà je respire mieux ! Ouf ! Il y a des choses qui font vraiment du bien. Mais... quand cela t'est-il arrivé, mon bichou ?

EUGÈNE. — Oh ! tu sais...

AGLAÉ. — C'est sans importance, nous l'avons dit. Aussi, n'est-ce qu'une simple curiosité...

EUGÈNE. — Il y a trois mois... un vendredi... Je t'ai dit que j'allais visiter un client à Bougival...

AGLAÉ. — A Bougival... Je me souviens.

EUGÈNE. — Et j'ai été rejoindre une femme.

AGLAÉ. — Qui cela ?

EUGÈNE. — Qu'importe !

AGLAÉ. — Oui, qu'importe !... L'essentiel est que j'ai un poids de moins sur le cœur... C'est égal, tu avais raison de dire que dans ce domaine, nul n'est tout à fait sans tâche... Eugène, mon sage et réservé petit Eugène... qui aurait jamais pu croire ça de lui !

EUGÈNE. — Glé, tu ne vas pas me faire des reproches...

AGLAÉ. — Voyons ! En ai-je le droit ? Nous sommes maintenant sur un pied d'égalité. Le voilà, le ménage parfait, le couple harmonieux et idéal ! On n'a pas nécessairement la même vertu, on a la même faute. Et cela revient au même !

EUGÈNE. — Je préfère te voir ainsi.

AGLAÉ, *qui a retrouvé son aplomb et sa souplesse.* — Moi aussi ! Tu ne peux pas savoir comme je me sens soulagée... Tout de même, Bougival... Soit dit en passant, mon Loulou, tu sais mentir et dissimuler, quand je pense que pendant trois mois...

EUGÈNE. — Mais toi aussi, Glé.

AGLAÉ. — Moi, c'est depuis un an. Je l'avais oublié !... Oh ! quelle heure est-il ? Tu dois avoir faim, mon lapin. Je mets vite le couvert... *(Elle hume l'air.)* Oh ! cette odeur de tabac ! Cela empeste. *(Elle va sortir mais se retourne sur le seuil.)* C'est égal, qui aurait pu croire ça de Valentine. Ta maîtresse ?

EUGÈNE, *suffoqué.* — Valentine ? Je ne t'ai jamais dit...

AGLAÉ. — Mais si, mon biquet... Il y a trois mois, un vendredi... Je me souviens fort bien... Tous les vendredis nous avions l'habitude, Valentine et moi, de sortir ensemble, et ce vendredi-là, précisément, elle m'a fait faux bond. Le lendemain, elle m'a dit : « Ne m'en veux pas, chérie, j'ai été appelée auprès d'une amie malade... à Bougival. »

EUGÈNE, *entre les dents.* — Oh ! l'imbécile !

AGLAÉ. — Excuse-là, elle est distraite et elle manque d'imagination. Moi, j'ai répondu : « Comme c'est curieux ! Eugène, lui aussi, était hier à Bougival. » Elle a bafouillé et rougi comme une pivoine... Je comprends pourquoi, maintenant... C'était elle... Oh ! d'ailleurs, elle ou une autre, le résultat est toujours le même... C'est égal, passer la soirée à son côté, non, vraiment, je ne m'en sens pas le courage... Tu iras avec eux, toi, ça te fait tant de plaisir !... A propos, j'ai refait ma crème, tu sais. Tu vas t'en lécher les dix doigts... *(Nouvelle fausse sortie.)* Un vendredi ! Tu aurais peut-être pu te rappeler qu'un vendredi, c'est mon anniversaire... Enfin ! on ne pense pas à tout dans ces moments-là... *(Et dans un grand élan de magnanimité :)* Je te pardonne, va.

Elle sort. Eugène reste debout, sans souffle et sans parole... Il reprend pourtant conscience de la réalité. Il pousse un soupir, regarde mélancoliquement autour de lui et comprend que, cette fois, il est bien vaincu — vaincu moins par sa femme que par lui-même. Alors, d'un geste machinal, il remet le porto dans la bouteille, jette son cigare et se laisse tomber sur une chaise. Là, toujours d'instinct, il se met à se déchausser.

VOIX D'AGLAÉ, *d'une volonté de métal mais enrobée de velours.* — Eugène !

EUGÈNE, *d'une voix humble et docile.* — Voilà... je viens...

Il se lève et, ses chaussures à la main, à nouveau courbé, soumis, il s'en va doucement, presque avec joie, vers son éternelle et douce servitude...

RIDEAU

Alde. Benvenuta.

Wilfrid. Amata. Alde. Benvenuta.

6 BENVENUTA. — *Celui dont vous défendez la cause n'a pas dit en descendant sur la terre : « Je suis venu pour crucifier ».* (ACTE III.)

7 WILFRID. — *Demande-moi ce que veut ton corps en ce moment, si tu l'ignores.* (ACTE III.)

8 ALDE. — *Vous ne me verrez pas demain ; vous ne verrez pas demain.* (ACTE IV.)

9 PIO. — *Maintenant, tuez-moi vite.* (ACTE IV.)

10 WILFRID. — *Et tu sais maintenant que le sang de ton Christ a été répandu en vain.* (ACTE IV.)

(Photographies France-Illustration et Lipnitzki.)

Wilfrid. Alde.

Pio. Wilfrid.

Wilfrid. Benvenuta.

FEB 2 6 1952

"LE PROFANATEUR" DEVANT LA CRITIQUE

DANS le cadre du théâtre de l'Athénée, *Le Profanateur*, de Thierry Maulnier, se trouve encore plus à l'aise, il me semble, que dans ce jardin du pape Urbain V, en Avignon, où Jean Vilar en assuma brillamment il y a deux ans, la création.

Le sujet est, en principe, historique (XIII^me^ siècle italien) : lieutenant, à Mantoue de l'empereur Frédéric, qui a rompu avec l'Eglise et le Pape, Wilfrid de Montferrat est mis en demeure, par les papistes de la ville, de prendre parti contre son maître impérial, au nom des valeurs les plus sacrées. Il oppose aux sollicitations, aux injonctions une objection de conscience très personnelle et aristocratique, où la fidélité ne joue aucun rôle, ni non plus ce qu'on appelle ordinairement la conscience. Wilfrid professe, en face des fois opposées, la plus complète et sceptique indifférence ; seul, le plaisir des sens lui semble doué de quelque valeur positive. Généralement, une attitude à la fois aussi blasée et gourmande conduit aux compromis avec les puissants de l'heure. Celle de Wilfrid de Montferrat, plus noble sera toute contraire, et elle apparaît ici d'ailleurs vraisemblable : il préfère répondre — au risque de récolter la mort — un « non » beau et raide aux dogmatismes. C'est aussi qu'en défiant les hommes qui se réclament de Dieu, ce libertin pense avoir le suprême plaisir de défier Dieu lui-même.

La langue du *Profanateur* est belle. Sa construction d'une très grande sûreté. Peut-être pourrait-on dire que le genre de qualité même du *Profanateur* trace sa limite : il est animé d'un mouvement logique, qui emporte l'adhésion dramatique, mais en même temps provoque peu de surprise et tend à amortir ce qu'on appelle les coups de théâtre.

MARC BEIGBEDER,
dans *Le Parisien Libéré*.

THIERRY Maulnier se montre auteur dramatique, et plus sûrement encore qu'il ne l'a fait dans *La Course des Rois*. L'histoire qu'il raconte nous importe beaucoup, et nous retient, et nous tient liés à elle par des liens sans lesquels il n'est pas de théâtre, et pas de spectateurs. La philosophie de l'œuvre, la démonstration de l'esprit qui l'anime, cèdent le pas, sans effort, avec déférence, à une action vive, rebondissante, imprévue, et qui permet au spectateur de se demander, jusqu'à la dernière scène du dernier acte, de quelle façon vont tourner les choses, ce qui va arriver. Une exposition magnifique de promptitude et d'efficacité — et d'un art si sûr qu'il n'y paraît pas — dresse devant nous la situation, et l'ouvre, et y introduit le spectateur, tout à la fois, dans le treizième siècle, et dans le palais de Mantoue, et dans le cœur de l'homme courageux qui va mener l'action et la tenir en suspens jusqu'au moment où il lui plaira de l'interrompre. N'est-ce pas cela, la liberté ? Tout est dès lors si bien posé et défini qu'il n'est plus qu'à s'abandonner au récit d'une aventure séduisante. C'est l'aventure d'un homme qu'aiment les plus nobles et les plus pures d'entre les femmes, et qui les aime, les unes après les autres, jusqu'à la plus difficile, et qu'il aimera plus fort que toutes les autres, parce qu'elle est le dernier obstacle entre lui et ce champ clos où il a fixé rendez-vous à plus fort que lui. C'est l'aventure d'un homme qui dit non avec obstination à tous ceux qui veulent exiger de lui l'adhésion à des principes provisoires, à ces éclatantes vérités tôt réduites en erreurs. C'est l'aventure d'un homme qui se montre insolent avec les hommes, qu'ils soient papes, empereurs ou valets, parce qu'il sait exactement à qui il a des comptes à rendre. C'est une très belle aventure, et qui, comme toutes les belles aventures, s'achève dans le sang et dans la gloire.

JACQUES LEMARCHAND,
dans *Le Figaro Littéraire*.

M. Taffin a été remarquable d'énergie et de fierté, ce qui est facile avec sa silhouette et sa voix ; mais aussi de finesse et d'intelligence. Voilà qui nous fait bien regretter son départ de la Comédie-Française. M^me^ Marcelle Tassencourt, qui porte au premier acte une merveilleuse coiffure de batiste blanche est une ardente et séduisante Benvenuta, très hugolienne. Et M^me^ Ariane Borg, malgré un reste d'accent un peu gênant, est nerveuse et passionnée... Ce pourrait être, un de ces jours, une Ludmilla blonde. M. Michel Bouquet, un peu monotone de geste et de voix, un peu trop jeune garçon d'aspect, en Alde Pozzi, montre de la conviction. Son rôle est un faux bon rôle. A peine une ombre aux pieds de Wilfrid de Montferrat. MM. Nosserea et Polage jouent fort honnêtement. C'est en somme une noble soirée... On y entend des phrases plus dures que dans *Bacchus*. *Bacchus*, auprès du *Profanateur*, paraît flasque et vieillot... La résurrection du romantisme, en 1950, était inattendue.

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1^er^ trimestre 1952